

LE PLAN CHALLE - L'A.L.N. DÉSEMPARÉE





PACIFICATION ET INCERTITUDE

Jean FONTUGNE

MICHEL DEBRÉ, au cours de son premier voyage officiel (8 au 13 février 1959) consacré à l'Algérie, a approuvé le plan de pacification que lui proposait le général Challe.

C'est avec confiance que le nouveau commandant en chef attend le résultat des opérations de grande envergure qui seront menées d'ouest en est au cours des prochains mois. De bonnes raisons d'être optimiste lui ont d'ailleurs été fournies deux jours avant. Une tentative de franchissement en force de la ligne Morice s'est soldée par un échec total de l'A.L.N.

La population européenne, en revanche, ne comprend plus et elle a très mal accueilli les mesures de grâce prises par le général de Gaulle à l'occasion de son accession à la présidence de la République. Et c'est lui qui, en fait, conserve la responsabilité des affaires algériennes. Il est donc difficile aux députés européens comme aux députés musulmans, qui constatent que le G.P.R.A. n'a en rien modifié son attitude, de manifester leurs craintes devant l'Assemblée nationale, qui, de surcroît, est en vacances !... En outre, encadrée par de nombreux parlementaires battus aux dernières élections législatives, l'opposition de gauche tente de se regrouper dans l'Union des forces démocratiques.

Enfin, au cours de ce même mois de février, de nouveaux incidents provoqueront une reprise de la tension entre Paris et Tunis, à la suite de l'arrestation de dix employés de l'ambassade de France.

En résumé, l'Algérie connaît, en ce début d'année, une amélioration de la situation militaire et une dégradation du climat politique que soulignent, à Alger, les premières manifestations antigaullistes.

Sur le plan international, cette période est marquée par une intense activité de l'U.R.S.S. au Proche et au Moyen-Orient. Moscou étend progressivement sa zone d'influence en signant des accords économiques avec les pays arabes et s'efforce d'assurer la relève de la Grande-Bretagne dans ces régions.

L'Afrique centrale entre, elle aussi, dans une période d'agitation. Les troubles seront particulièrement graves en Rhodésie du Sud. L'état d'urgence, l'arrestation des principaux chefs nationalistes et l'interdiction de leurs partis permettront de rétablir promptement le calme.

J. F.

Sommaire n° 64 - Historia magazine n° 275



Delouvrier et Challe. Le jour même où Delouvrier prenait la responsabilité civile de l'Algérie, le commandement militaire passait à Challe.

GAGNER LA GUERRE POUR FAIRE LA PAIX

◄ Le colonel Georges de Boissieu dirige l'état-major de Challe, installé à Mustapha-Supérieur.

ALGER, 24 décembre 1958. Salan s'en va. Prise d'armes, gerbe au monument aux morts. Quelques maigres applaudissements. Le proconsulat s'achève sur une note de tristesse. Rien qui rappelle les déchaînements lors du départ de Soustelle, voire de Lacoste. En attendant, une page est tournée. Sans qu'on y prenne garde, une petite révolution vient de s'opérer. ►

à Salan succède un tandem, un duumvirat : Challe-Delouvrier

En effet, de Gaulle entend tailler dans le vif. A la tête de l'État, assuré du soutien de l'opinion et d'une confortable majorité parlementaire, il tient à briser le monopole de l'armée sur l'Algérie, mettre définitivement fin aux errements du 13 Mai et assurer le retour à la normale. C'est une équipe qui va succéder à Salan, un « tandem », un « duumvirat ».

Pour commencer, les fonctions de délégué général sont assumées par Paul Delouvrier.

Un « Provençal froid » anticonformiste

Quant au commandant en chef, ce sera un aviateur, Maurice Challe. A cinquante-trois ans, avec une carrure de rugbyman et un visage régulier, un peu empâté, celui-ci a déjà une belle carrière derrière lui. Résistant, major général de l'armée depuis 1955, cinq étoiles, Challe est un Méridional, « un Provençal froid », comme il dit lui-même, anticonformiste. L'intelligence est vive, intuitive et n'exclut pas un solide bon sens. En fin de compte, un bel éventail de qualités, à la fois homme d'action et organisateur, voire diplomate, comme il l'a prouvé lors de l'affaire de Suez, où il fut chargé de contacts officieux avec les Israéliens.

La nomination des deux hommes n'est nullement le fruit d'une improvisation. Voilà deux mois que de Gaulle les prépare à leurs hautes fonctions et quand ils débarquent à Alger, le 21 décembre, ils ne se trouvent pas, comme tant de leurs prédécesseurs, en *terra incognita*. Delouvrier a été chargé d'une enquête politique, économique et sociale qu'il a pu mener en toute liberté pendant des semaines avec l'appui d'une équipe de jeunes issus de l'E.N.A. Quant à Challe, depuis septembre, il se trouvait l'adjoint de Salan, ce qui lui a permis, lui aussi, sans subir d'entraves, de se faire une idée approfondie de la situation militaire en Algérie.

A peine arrivés à Alger, les deux hommes s'organisent pour la meilleure coopération possible. Si Challe établit son état-major, dirigé par le colonel Georges de Boissieu, au P.C. de la Ve région aérienne sur les hauteurs de la ville, à Mustapha-Supérieur, il s'installe un bureau à la Délégation générale où il dispose avec Delouvrier d'un cabinet militaire commun, avec, à sa tête, le colonel Alain de Boissieu, le gendre du général de Gaulle. Presque tous les jours, les deux « patrons » se rencontreront à la délégation. Delouvrier assistera tous les mois à la conférence des commandants de corps d'armée, tandis que Challe participera à la réunion des superpréfets.

Ainsi, dès le départ, une harmonie parfaite s'établit entre les deux responsables de l'Algérie. Delouvrier pourra prétendre à juste titre qu'il est impossible de faire passer une feuille à cigarette entre Challe et lui.

En tout cas, l'un et l'autre ne se font guère d'illusion sur la situation en Al-

◄ Un char patrouille le long de la frontière tunisienne. Un point important pour Challe : maintenir l'étanchéité relative du champ de bataille algérien, acquise depuis le printemps de 1958 grâce aux barrages, électrifiés et minés.

Marchadier



Bollee



Barrage, près de Souk-Ahras. On combinera les barbelés, les tranchées, les fossés, les pièges, les mines de toute sorte, les blockhaus, les radars, jumelés avec l'artillerie, les sols ratissés, la détection de nuit par infrarouge, l'observation aérienne. ►

◄ La ligne Morice, près de Gambetta. 460 km de barrage construits face à la Tunisie. Il sera doté de nouveaux perfectionnements qui permettront aux unités d'intercepter les rares éléments de l'A.L.N. qui s'aventureront dans ses réseaux.

Flament



Aux responsables, Challe prodiguera les moyens. Mais il est parfois aussi difficile de cerner une unité de l'A.L.N. que de saisir du vif-argent. L'ennemi est très habile à se fondre au creux de l'oued, à filer au sommet d'une crête, à percer un barrage.

Flament





Pochard

gérie. Sur le plan militaire, Challe sait pertinemment que le tableau, derrière des taches de lumière, présente de sérieuses zones d'ombre. Certes, en un an, des résultats appréciables ont été obtenus. Depuis la « bataille d'Alger », le terrorisme urbain est en régression et immobilise beaucoup moins d'effectifs. L'espoir du F.L.N. de créer un front saharien s'est effondré. Aucune menace ne pèse plus sur les entreprises de forage et l'acheminement du pétrole sur la côte s'effectue normalement. Des coups sévères ont été portés contre certains bastions de l'A.L.N. Mais le plus important n'est pas là. Avec l'établissement des barrages est et ouest, le bouclage des frontières est à peu près hermétique. Les passages d'armes sont en nette régression et les tentatives de franchissement en force, effectuées surtout à partir de la Tunisie, se sont soldées par de sévères échecs pour les rebelles de Tunisie après des combats extrêmement durs, qui compteront parmi les plus sanglants de la guerre d'Algérie.

Cependant, les réserves ne manquent pas et, en deux mois d'observation, Challe a pu constater l'ankylose du dispositif militaire. Tout d'abord, le quadrillage lui apparaît comme trop lourd et immobilise de gros effectifs. Le cloisonnement dont il s'accompagne atteint des limites excessives. On ne compte pas moins de soixante-quinze secteurs en Algérie, c'est-à-dire « soixante-quinze manières de faire la guerre ». Chaque responsable estime, non sans raison bien souvent, que le terrain et la population de son secteur posent des problèmes particuliers. Enfin, l'action psychologique, notamment au cours des derniers mois, tient une place abusive. Trop souvent, l'organisation des manifestations de fraternisation, la préparation du référendum ou des élections ont accaparé l'essentiel de l'activité de certaines unités, au détriment du combat.

L'éparpillement des effectifs et des responsabilités expliquent, en grande partie, la faiblesse relative des réserves générales. Leur insuffisance ne permet pas de donner aux opérations de bouclage et de ratissage l'ampleur et surtout la durée nécessaires. La première surprise passée, les rebelles réintègrent leur bastion ou sortent de caches admirablement dissimulées. Quelques semaines plus tard, tout est à recommencer. Du coup, le F.L.N. continue à contrôler, plus ou moins complètement, une bonne partie des djebels.

Au total, dans le « champ clos » constitué par les barrages, il est certain que l'emprise du F.L.N. diminue et que son potentiel est en baisse. Cependant, Challe estime nécessaire de renouveler les méthodes, de secouer les routines. Sinon, « l'assainissement sera très long et très lent ». Une politique militaire nouvelle s'impose, avec un plan d'ensemble, une idée directrice.

Dans les « bastions » de l'A.L.N.

Dès février 1959, Challe est convaincu de l'avoir trouvée et il présente son programme au général de Gaulle en Comité de défense. Auparavant, le commandant en chef a obtenu du chef de l'État, non sans une vive résistance, le maintien des effectifs de l'armée à leur niveau actuel en Algérie et le développement des forces supplétives. De Gaulle a fini par donner son accord, non sans grincements de dents. « Challe, on ne pose pas de conditions à de Gaulle ! »

Ce point acquis, Challe n'en est que plus libre pour exposer son plan. Ce qu'il faut, c'est reprendre partout l'initiative, détruire les bandes et éliminer l'organisation politico-administrative de la rébellion. L'opération se situera à un double niveau. Comme il n'est pas question d'étendre le quadrillage, déjà suffisamment lourd, à tout le territoire algérien, il convient de mettre sur pied des « commandos de chasse », bien armés et bien équipés, dont le but sera de pourchasser les bandes dans les djebels, de jour et de nuit. Il s'agit donc de renverser les facteurs, de porter l'insécurité chez les rebelles et leur rendre la vie intenable.

Cependant, cette méthode n'est pas applicable partout. Elle ne peut concerner que les zones parcourues par des bandes relativement faibles. Dans les « bastions », les « sanctuaires » de l'A.L.N., le commando cesserait d'être le chasseur pour devenir le gibier. Ces régions méritent donc une thérapeutique de choc, à base de moyens puissants, fournis par les réserves générales. Ce sera la tâche des meilleures troupes, de la « crème de l'armée française », paras, légionnaires, appuyés par les blindés et surtout l'aviation. La technique de l'opération apparaît simple. Avec de la patience et les moyens nécessaires, on traquera, on pistera le rebelle dans une zone aussi vaste que possible, on le privera de son oxygène, c'est-à-dire de l'appui de la population.

« Il ne suffit pas d'effectuer un bou- ▶

le général Challe, au début de 1959, se fait fo

Pierre Roire

Moulin brûlé par les « fells ». Schématiquement, l'A.L.N. tient les djebels sauvages, rocailleux ou très boisés.



Marchadier

Dans ce G.M.C., il y a eu deux morts. La destruction des forces de l'A.L.N. a été, jusqu'ici, relativement lente.



Dr Ducarré

Des musulmans récupèrent les pierres d'un marché détruit par un attentat F.L.N. Une image de guerre trop courante.

clage, de ratisser et de partir, explique Challe. Il faut rester. Et dans une très grande zone, car le fellagha marche très vite dans une zone qu'il connaît bien. Il faut le pousser vers l'inconnu. Si nous restons longtemps, si nous occupons le djebel jour et nuit, le rebelle va se cacher. Or il faut qu'il vive. On ne vit pas dans une cache... L'ennemi a besoin de contact avec la population sinon celle-ci se désintéresse de lui... Si chaque fois qu'il sort, il tombe dans une zone alertée, sa vie va devenir impossible. »

L'opération d' « assainissement » s'effectuera d'ouest en est à partir de l'Oranie, « la région la plus facile, celle où l'implantation rebelle est la moins dense ». L'Oranie constituera une manière de test. Si la réussite est acquise, la progression continuera vers l'est, vers les zones les plus pourries, à commencer par l'Algérois. Malgré tout, Challe n'espère pas extirper totalement la rébellion des régions ainsi « traitées ». Il s'agit moins, reconnaît-il, de détruire le dispositif rebelle que « de le désorganiser, de démolir son infrastructure, de s'emparer de ses approvisionnements, bref, de l'affaiblir suffisamment pour qu'ensuite les unités de secteur, et tout particulièrement les commandos, soient de taille à ne plus lui laisser ni trêve ni repos, pour finalement l'extirper totalement ».

Fraîchement accueilli

Le « traitement » ne constitue donc qu'un préalable au travail de pacification qui suppose des moyens militaires naturellement. C'est pour cela que Challe a tant insisté pour le maintien des effectifs. Mais aussi pour obtenir toute une gamme de moyens économiques, sociaux, voire politiques. La pacification comporte donc un arrière-plan extra-militaire : construire des routes, des écoles, former des hommes... Il reste encore un facteur essentiel. La pacification dépend aussi « de l'évolution de la situation psychologique et par conséquent de l'idée que la population musulmane se fait à tout moment de l'issue de la lutte, suivant la détermination, la volonté d'aboutir qu'elle croit discerner chez les deux adversaires ».

Somme toute, Challe, au début de 1959, se fait fort d'obtenir des succès, mais il ne garantit pas le succès intégral: « S'il s'agit de dire : nous avons détruit tant de milliers de rebelles et récupéré tant d'armes, je peux garantir un résultat de ce genre. Mais si ce qu'on attend de moi est que je puisse dire : La moitié de l'Algérie est totalement pacifiée, il ne s'y produit plus d'attentats, il n'y existe plus ni organisation politico-administrative ni bandes rebelles, je ne peux pas garantir un tel bulletin de victoire. »

Le commandant en chef admet qu'il peut « désorganiser progressivement et méthodiquement l'ennemi intérieur ». Mais dans une guerre « où les frontières pèsent physiquement et moralement sur l'intérieur d'un poids considérable, il ne pourra finalement être question d'un nettoyage total tant que l'ennemi sera aux portes ». Conclusion surprenante à un certain point de vue. On aurait pu



D. Foucher

L'armée apporte son concours à la construction des routes.



Marguerite Sy

Étude du terrain en vue de la construction d'un village.

croire à une envolée lyrique en faveur de l'intégration ou de l'Algérie française. En fait, c'est la vieille « caisse de résonance » qui s'impose. On constate alors que l'idée d'une reconquête des anciens protectorats, ou du moins de la destruction des sanctuaires de l'A.L.N. par un super-Sakiet, n'a pas perdu de terrain dans l'esprit des grands chefs.

Le plan Challe n'en est pas moins accepté et le 9 février, lors d'un voyage à Alger, le premier ministre marque même l'impatience du gouvernement à obtenir des résultats spectaculaires sur le terrain. Après avoir souligné que le gouvernement ne veut pas et même ne peut pas céder en Algérie, toute solution d'abandon ne pouvant qu'entraîner une « communisation » de la France, Michel Debré insiste sur la nécessité de « succès militaires » rapides avant le printemps. Après une période d'intérêt passionné, la métropole commence à se détacher de l'affaire d'Algérie. Elle ne la considère plus comme la seule possibilité de venger les échecs de notre politique.

« Grâce à de Gaulle, qui est en train de rétablir le prestige de la France, elle a d'autres espoirs de sortir de la déca-



Des chantiers seront ouverts dans toute l'Algérie. L'armée y participera. 12 000 hommes seront commis à leur garde.

dence. L'Algérie n'est plus le seul pôle d'intérêt. Une certaine lassitude commence à se faire jour à cet égard et c'est pourquoi il est urgent que des succès marquants montrent à l'opinion que depuis le 13 Mai, il y a quelque chose de changé sur le plan militaire également... Il faut pouvoir dresser un bilan de victoire au mois de juillet. »

Muni de ce blanc-seing en bonne et due forme, il ne reste plus à Challe qu'à s'imposer à l'armée. Le moins qu'on puisse dire est qu'il a été fraîchement accueilli. Nombre de « terriens » acceptent difficilement de se trouver coiffés par un aviateur même à cinq étoiles. Au milieu des « anciens du 13 Mai », le nouveau commandant en chef fait figure d'intrus, d'autant que le départ de Salan a été ressenti comme un camouflet. Le nouveau commandant en chef n'est plus que l'adjoint du délégué général. La régression est visible. Ses méthodes de commandement sont encore mal comprises au départ. Refusant de se laisser « bouffer » par les tâches administratives, Challe entend rester « en prise directe avec ses hommes ». Il use de jeunes officiers, de *missi dominici*, chargés d'aller voir sur place ce qui se passe sur le plan militaire. Nombre de chefs de secteur n'accueillent ces « espions » qu'avec circonspection, voire avec répugnance.

Challe ne s'en impose pas moins rapidement, notamment aux trois chefs de corps d'armée. Avec Gambiez, en Oranie, pas de problème. Celui-ci ne dédaigne pas les honneurs et cultive une ambition de bon aloi. Il n'est pas fâché, le cas échéant, de laisser à d'autres le poids des responsabilités et des initiatives. Il se révélera, à tout prendre, un « bon subordonné ». Avec Massu, qui reste la coqueluche d'Alger, pas de problème non plus. Contrairement à ce que certains amateurs de « sabres » peuvent penser, le vainqueur de la « bataille d'Alger » est un soldat avant tout. La tentation bonapartiste ne l'effleure pas et son dévouement à de Gaulle est absolu.

Le rappel d'Allard

Olié, responsable du Constantinois, ne manque pas de finesse. Mais, rapidement, il jauge la fermeté de Challe et se laisse enlever sans trop rechigner ses régiments de parachutistes en faction derrière le barrage. Le seul à poser des problèmes est Allard, commandant des forces terrestres, qui constitue un écran malheureux entre le commandant en chef et les généraux de corps d'armée. D'emblée, il répugne à jouer le rôle de courroie de transmission, d'autant qu'il n'approuve pas la doctrine de son chef. Challe sera finalement obligé de demander le rappel d'Allard. Demande acceptée avec empressement concernant un ancien du 13 Mai ! Allard va grossir la vague de mutations qui sévit depuis la fin de 1958 : Vanuxem, Lacheroy, Goussault, Broizat, tous les chantres de l'action psychologique.

En fin de compte, le dégel entre Challe et ses subordonnés sera rapide. On ne tarde pas à apprécier sa franchise, sa rondeur, sa fermeté, son indifférence à l'égard de la politique. Les premiers succès de son plan brisent les dernières réserves. L'armée se sait enfin commandée et, pour la première fois depuis bien longtemps, elle goûte la coupe enivrante de la victoire. **H**

Philippe MASSON



A Lamy, la fanfare ▶ joue pour le colonel. Fin 1958, les forces terrestres se montent à 380 000 hommes. Ce chiffre sera maintenu grâce à l'arrivée des « classes creuses ». Le maintien des effectifs est la condition première du succès. Challe obtiendra gain de cause auprès du général de Gaulle.

DU DJEBEL A LA MISSION

Alger le 30 Novembre 1958

Moi Azzedine ex-Cdt militaire de la Wilaya 4 déclare ce jour :

J'ai rejoint les rangs de l'A.L.N. depuis bientôt 40 mois et je m'y suis toujours battu avec toute la force de mon être dans les différents commandements que j'ai exercé.

Fait prisonnier le 17 novembre 1958 dans les Zbarbar j'ai eu la possibilité, à la suite de nombreuses conversations avec le Capitaine Marion, de comprendre que la situation en Algérie à ce jour n'avait plus rien de comparable avec celle de 1954.

L'arrivée du Général de Gaulle à la tête de la France et l'assurance apportée par ses discours [illegible] et ses discours, en particulier celui de Constantine, m'autorisent à déclarer formellement que la poursuite de la lutte n'a plus aucun sens et entretient en Algérie de grandes souffrances inutiles.

Je regrette que les responsables de l'extérieur n'aient pas compris ou voulu comprendre les paroles du Général de Gaulle.

Je pense donc que c'est aux responsables de l'intérieur de prendre les contacts qui ont été refusés par eux.

Plus encore mon passé, j'affirme solennellement aujourd'hui que je suis décidé à tout faire pour mettre fin à cette lutte fratricide en travaillant en accord complet avec les personnes qui [illegible] accordé librement leur confiance.

Je souhaite désormais me consacrer à l'édification de l'Algérie nouvelle, celle voulue par le Général de Gaulle.

Ces paroles que je prononce sous la foi du serment engagent ma propre personne, ma famille et mon honneur de musulman, de soldat et d'homme.

Zerari Rabah dit Azzedine

Azzedine

Radio-Alger

DIFFUSE MON APPEL TOUS LES JOURS

SAUF CONDUIT

إذن المرور

Deux tracts diffusés par les forces de l'ordre. Un des thèmes de l'action psychologique était le ralliement des *djounoud* à la France. Les résultats seront excellents.

Le 13 novembre 1958, le 2e bureau d'Alger apprend d'un informateur d'autant plus sûr qu'il a assisté à la réunion que les commandants des wilayas – sauf celui de l'Oranie – se sont retrouvés dans le Nord constantinois du 6 au 12 novembre.

Objet du rassemblement :

- Établir la liste des doléances à l'encontre du G.P.R.A., dont l'inaction est très critiquée ;
- Faire le point des affaires de « trahison » découvertes un peu partout ;
- Décider de l'aide à apporter aux wilayas 1 et 6 pour mettre fin aux mouvements « dissidents » dans l'Aurès et « messalistes » sur les hauts plateaux algérois.

L'informateur ajoute : le commando Ali-Kodja et deux katibas attendent dans la région de Palestro, pour l'escorter à son retour, le colonel Si M'hamed, le chef de la wilaya 4.

Une opération d'interception est décidée ; le général Massu en est chargé. Il dispose de trois régiments paras : les 2e, 3e et 6e R.P.I.M.A., de deux bataillons de tirailleurs et d'éléments de secteur.

Le dispositif se met en place de nuit, le 17 novembre, au sud de Palestro et de Laperrine. Le 3e R.P.I.M.A., l'ancien régiment de Bigeard, commandé par Trinquier, est divisé en deux sous-groupements, dont l'un, aux ordres du commandant Moulié, comprend notamment les 1re et 2e compagnies.

Vers 8 heures, ce sous-groupement, venant du sud, progressant en colonne le long de la ligne de crêtes menant à Laperrine, accroche des éléments rebelles au sommet d'un petit piton boisé d'où plongent, à l'est et à l'ouest, des ravins profonds parsemés de buissons d'épineux et de lauriers-roses. Le ciel a cette incomparable pureté des matins ensoleillés d'hiver en Afrique du Nord, la visibilité est parfaite, il fait froid, nous sommes à 1 000 mètres d'altitude.

La 1re compagnie fixe l'adversaire tandis que la 2e, se déployant, déborde par l'est et engage rapidement un combat de poursuite dans le ravin qui descend vers l'oued. La 1re compagnie nettoie le piton où l'ennemi s'est découvert, puis se rabat également vers l'est, plus au nord, pour intercepter les fellaghas. Les hors-la-loi, qui ont cherché à se disperser par petits groupes, sont éliminés les uns après les autres.

Ne tirez pas !

Au débouché du ravin sur l'oued, les éclaireurs Fleuru et Vigelakoff débusquent d'un buisson où il s'était caché, un homme qui jette son arme, un pistolet mitrailleur MAT-49, en criant : « Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! Je suis le commandant Azedine ! »

L'homme est aussitôt conduit au commandant de compagnie, le capitaine Planet, un para de longue date, brillant officier, rescapé des camps de la mort viet-minh. Celui-ci fait panser le prisonnier, qui porte une légère blessure au coude gauche, lui offre un peu d'orangeade, qu'Azedine accepte avec reconnaissance, lui demande si ça va. Azedine, qui s'attendait probablement à un traitement moins humain, est décontenancé : « Oui, ça va ! » répond-il.

La nouvelle court de P.C. en P.C. : la prise est bonne. Azedine, de son vrai

Pochard



A PÉKIN

Zerrari Rabah, dit Azedine, adjoint militaire du colonel ▶ Si M'hamed, commandant la wilaya 4. Il sera blessé à un bras au cours d'un accrochage et fait prisonnier.

Coll. Tunquier

nom Zerrari Rabah, a été longtemps le chef du commando zonal n° 4, dit Ali-Kodja : 120 hommes, triés sur le volet, bien armés, bien entraînés, qui se sont à maintes reprises, non sans succès parfois, mesurés avec les forces de l'ordre. Ce commando escortait souvent le chef Si M'hamed, renforçait les régions éprouvées, mettait au pas les contestataires, qui ne manquent pas, aussi bien en wilaya 6, sur les hauts plateaux, que dans l'Algérois. Le commando zonal Ali-Kodja est un peu le bras séculier de la wilaya. Depuis peu, Azedine a reçu de l'avancement : il est devenu le responsable militaire de toute la wilaya 4 avec le grade de commandant.

Zerrari Rabah, dit Azedine, originaire de Bougie, ancien ouvrier chaudronnier, au maquis depuis 1955, est un bon chef de guerre : du coup d'œil sur le terrain, du courage, de l'autorité, il jouit d'un réel ascendant sur ses hommes et, auprès de ses chefs, d'une bonne audience.

Enlevé en *Alouette*, ce prisonnier de marque est déposé au P.C. du général Massu, installé près du village de Laperrine.

Conduit à Alger, Azedine est longuement interrogé par le capitaine Marion, de l'état-major de Massu. Ses déclarations corroborent les renseignements qui, depuis les événements de mai, affluent de toutes parts : les maquisards se sont montrés très sensibles aux scènes de fraternisation franco-musulmane dont, en dépit de la propagande du Caire, de Tunis ou de Rabat, ils mesurent aussi bien la sincérité que l'importance. Ils ne comprennent pas pourquoi le G.P.R.A. n'a pas saisi l'offre de « paix des braves » formulée par de Gaulle, la présence du général à la tête du gouvernement de la France étant pour eux une promesse d'évolution du statut des musulmans.

Azedine confirme aussi la déception des chefs de l'intérieur : malgré les pressions exercées par le Front, les musulmans, lors du référendum, se sont rendus en masse aux urnes pour dire *oui* à la France.

Beaucoup de combattants, et Azedine se dit de ceux-là, ne conçoivent pas le progrès de l'Algérie, sans la France.

Sur proposition de Massu, le général Salan décide donc d'exploiter les dispositions apparemment favorables du prisonnier, pour nouer avec les chefs de la wilaya 4 des relations pouvant conduire à un cessez-le-feu honorable. Depuis les purges qui ont décimé la Kabylie (wilaya 3), la wilaya 4, avec son prolongement sur Alger et sur les hauts plateaux, reste le meilleur atout du F.L.N. à l'intérieur. Un accord de cessez-le-feu avec elle aurait des répercussions sur l'ensemble de l'Algérie.

On laisse Azedine circuler dans Alger; l'animation d'une ville que la propagande rebelle prétend en ruine, en proie à la terreur, le surprend. Il assiste aux élections législatives et constate, étonné, que musulmans et musulmanes se présentent nombreux dans les bureaux de vote.

Il rend visite à sa famille qui demeure dans le quartier de Belcourt, où se côtoient Européens et musulmans, passe la nuit chez elle. Il n'en profite pas pour s'enfuir. Plus tard, on lui fera dire que le capitaine Marion avait menacé, s'il disparaissait, d'exterminer sa famille. Or, pendant qu'il était au maquis, ▶



◀ L'armée, inlassablement, fouille les djebels pour débusquer les unités de l'A.L.N. dans leurs repaires et les détruire. Parfois, comme dans l'« affaire Azedine », l'opération sera montée sur renseignements. Le pourcentage des soldats de l'A.L.N. qui préfèrent jeter leurs armes plutôt que de combattre doublera de mai 1958 à juillet 1959 (la proportion des prisonniers, par rapport aux tués, était de 27 % en 1958 ; elle s'élèvera à 42 % en 1959).

Azedine exhortera Si M'hamed à souscrire à la "paix des braves"

sa famille n'avait jamais été inquiétée, et lorsque, finalement, il ne reviendra pas du maquis où il avait accepté de se rendre en mission, elle ne le sera pas davantage !

Azedine s'entretient avec divers officiers, le capitaine Haudchaud, le lieutenant-colonel Broizat, du cabinet de Massu, dont la personnalité un peu mystique, rayonnante de bonne foi, l'impressionne beaucoup, dira-t-il plus tard.

« L'extérieur ? Un vrai panier de crabes ! »

Le chef militaire de la wilaya 4, l'ancien et redoutable chef du commando Ali-Kodja, accepte en définitive de toucher Si M'hamed pour l'exhorter à souscrire à la « paix des braves ». Il lui écrit une longue lettre (1).

Très cher frère, lui dit-il, *tout d'abord Salut et Bonjour de la par de ton frère Azedine. Bref je vais te dire comment on ma arrêter. C'est le 17 novembre, j'étais avec la compagnie Bouzegza quand la sentinelle annonça l'arrivée de l'ennemi. Nous montâmes vers les crêtes comme d'habitudes, mais dès que le baroud commença, ça a été le sauve qui peut général.*

Enfin, moi, je me suis défendu, mais par manque de peau, j'ai été blessé au coude gauche. Bref celà est pour te dire que je me suis défendu, et, il faut pas dire que je me suis rendu sans avoir tiré.

Tu sais cher frère M'hamed, le coup du 17 novembre nous a coûté cher en Homme et en matériel. Enfin, frère M'hamed je vais te dire des choses qu'ils vont te stupéfiait ; mais je t'assure que celà est vrai et je t'écris sans contraindre ; voilà ce que je vais te proposer :

1°) Où nous allons avec cette guerre qui nous a coûté cher et jusqu'à quand continuons nous à nous entre-tuez comme ça? Ne croix-tu pas que déjà beaucoup de sangs a coulé!! Pense Frère M'hamed.

2°) Où veulent-ils nous mener ces Messieurs de l'Extérieur, *que voye-t-ils? Où frère M'hamed, ils ne voyent rien car ils sont hors de danger. Pour donner des ordres et faire des discours au Monde en déclarant que « le Peuple Algérien et l'A.L.N. sont disposés à faire la guerre aux Français pendant dix ans s'il le faut ». Mais il y a une chose qu'il ne savent pas, c'est : La souffrance et les difficultés que nous avons en face de nous est plus grande que celle qui ont trouvé les 1er chefs de 1955, 1956...*

Le Potentiel de lutte de nos adversaires et plus solide et ils ont comme chef Le Général de Gaulle. Enfin, le tout c'est qu'à cette cadence là nous ne pouvons pas tenir et il faut penser comment arrêté celà.

Frère M'hamed, je ne veut pas m'attarder sur ces points que d'ailleurs tu les connaits mieu que moi. Mais il y a une chose

(1) Orthographe respectée.

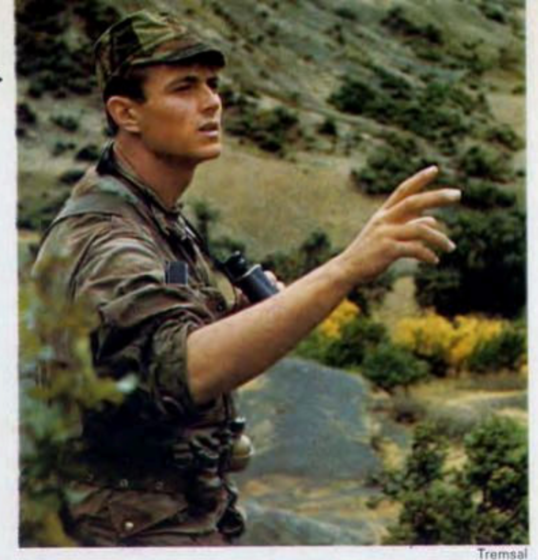
Manaut-Esquieule

Pochard



◀ L'agressivité des forces de l'ordre coûte cher à l'A.L.N. « La souffrance et les difficultés que nous avons en face de nous sont plus grandes que celles qu'ont trouvées les premiers chefs de 1955, 1956... », écrira Azedine. Ici, installation d'un bivouac au cours d'une opération.

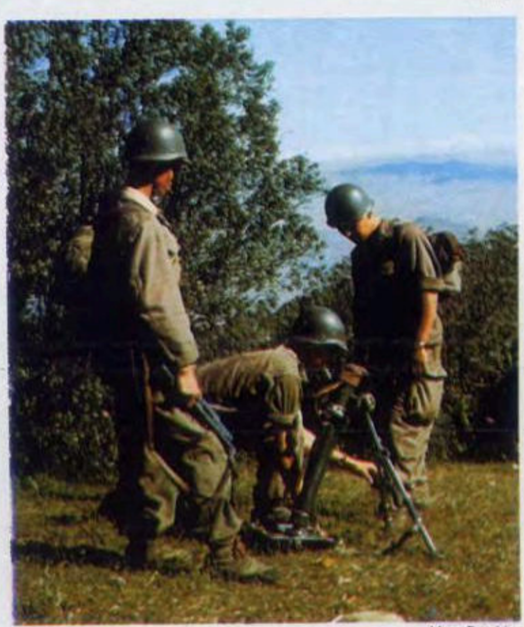




Tremsal

Ils sont peut-être tout près, cachés derrière un buisson ou au creux d'un rocher, l'arme braquée sur cet observateur qui scrute l'horizon attentivement. Le chasseur, parfois, devient gibier.

Les lauriers-roses : une cachette très appréciée des *djounoud*, mais pas toujours efficace. C'est dans un de ces buissons, en effet, que les soldats du 3e R.P.I.M. débusqueront Azedine.



Marc Peschier

Des soldats mettent en batterie un mortier. La mise à exécution du « plan Challe » va bientôt rendre la vie impossible aux forces de l'A.L.N. Les *djounoud* ne connaîtront plus un instant de répit.

qui est certaine, c'est que l'Extérieur n'est pas bien surtout en ce moment. Ne vois tu pas, après la disparition de Abane, maintenant ils se foutent tous en tôle, vois tu, quelques choses qui justifie leurs actes. En tout cas, moi, je ne vois que celà ! L'Extérieur = un vrai panier de crabes ! ! Cés des salauds ni plus ni moins. Ils se baladent d'un côté à l'autre. Alors que nous souffrons, défois nou mangeons défois non, défois nous dormons, défois non, sans compter combien de fois par jour nous sommes mis en alerte et avec ca ils nous ont abandonnés.

Enfin, Frère M'hamed, pense un peu, oui frère, pense, ne croit pas que Azedine est devenu traître, non, il faut penser comme il se doit. N'oublie pas que tu es le Père de la wilaya 4 et tout le monde a confiance en toi, enfin cher Frère M'hamed moi personnellement j'ai compris et je ne suis pas le seul. Oui beaucoup ont compris et nous parlerons librement. Enfin Frère, si malgré ma lettre, celle du Capitaine et celle de ton frère tu n'as pas encore une entière confiance, envoie d'abord une de tes liaison sûres pour prendre un premier contact avec moi. Pour cette liaison n'ait aucun ennui des autorités, le Capitaine te joint un laisser passer.

Cette liaison pourrait se rendre auprès du Commandant militaire de Tablat et non pas au poste isolé car il pourrait y avoir une opération locale et nous ne voulons pas que toi-même ou ta liaison se trouve pris dans un cerclage, car tu pourrais penser que nous avons monté le coup. Je te donne ma parole de soldat qu'il ne s'agit pas d'une trahison. Quoiqu'il arrive, toi-même ou ta liaison ne seront absolument pas inquiété. Il faut simplement que nous puissions parler ensemble car on a beaucoup de choses importantes à se dire. Enfin, Frère M'hamed tu me connais déjà et c'est pas après 43 mois de maquis dans l'A.L.N. que aujourd'hui, en quelques jours, je vais vous trahir, pour celà frère M'hamed tu peux être sûr que mon but c'est te parler, c'est tout.

Enfin si tu veux me voir directement envoi immédiatement une réponse à ton frère Bouguerra l'Arbi qui peut me voir tout de suite.

Enfin plus rien à te dire que le plus grand bonjour de ton frère à jamais Azedine.

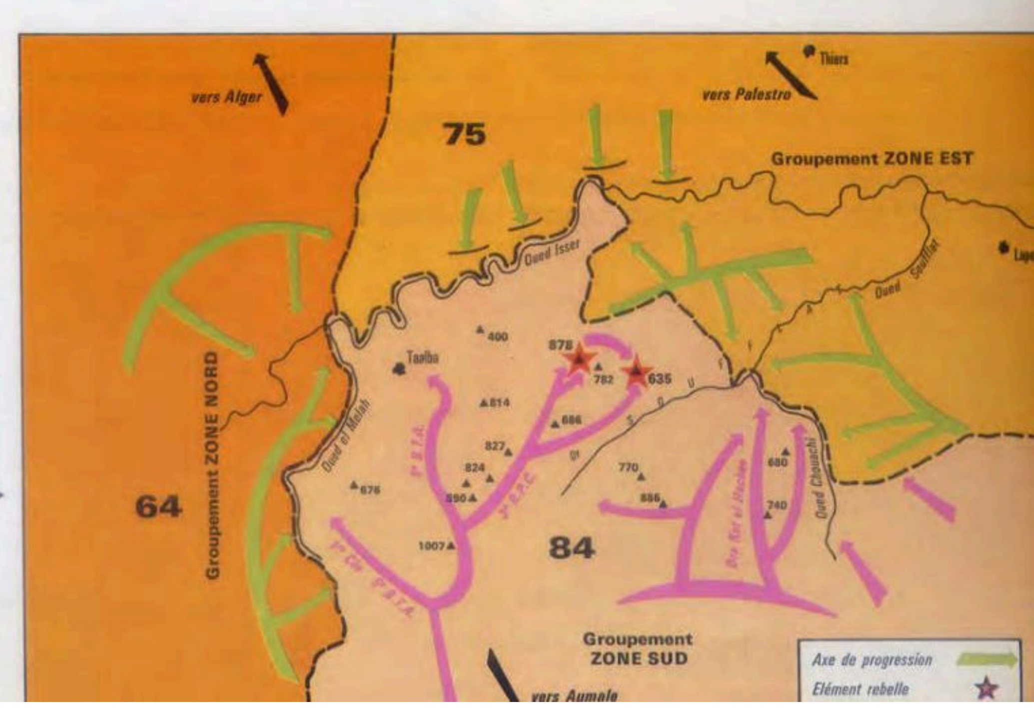
Mais l'établissement d'une liaison avec la wilaya 4 se révèle moins aisé qu'Azedine ne l'imaginait. Il se rendra quatre fois au maquis.

Que devons-nous faire de lui ?

Une première fois, accompagné d'un adjudant et d'un ex-rebelle rallié, il rencontre bien un groupe de l'A.L.N. dans la région de Thiers, mais il ne peut établir le contact au niveau souhaité.

Le 2 décembre, nouvelle tentative dans la même région. Il est seul. Il rencontre Si Moussa, le capitaine commandant la zone 1. Il lui demande de prévenir Si Salah, l'adjoint politique de Si M'hamed, qu'il veut le rencontrer en zone 2, où un P.C. de la wilaya est aussi implanté.

Le 4 décembre, toujours seul, il



Carte de l'opération « Couronne » – aux ordres du général commandant la Z.N.A. et la 10e D.P. Le but était de rechercher et de détruire les bandes rebelles dans leur stationnement quasi permanent des Beni-Khalfoun, Z'Bar-Bouzegza et Soufflot. L'opération fera sept tués.

on suivra à travers l'Algérie le périple du prisonnier Azedine

cherche à toucher le commandant de la wilaya en personne : sans résultat.

Enfin, c'est une dernière tentative, dans la région de Médéa cette fois ; il ne reviendra pas.

Après coup, on prétendra qu'Azedine s'était joué du commandement français pour recouvrer sa liberté et qu'à chacune de ses liaisons il avait extorqué une camionnette de vivres et de vêtements pour ses *djounoud!* Pourquoi n'aurait-il pas, dès lors, poursuivi une si fructueuse opération?

En tout cas, au maquis, Azedine a été mis en état d'arrestation par Si Taïeb, *alias* Omar Oussedik, l'adjoint renseignement-liaison de la wilaya.

Le 15 décembre, les services d'écoute interceptent et décodent le message suivant adressé à Tunis par la wilaya 4 :

Nous avons dû arrêter le commandant Azedine. Il s'est rendu aux Français et a accepté d'eux la mission de faire cesser les combats dans la wilaya. Il prétend que des frères à l'intérieur et à l'extérieur, sont d'accord avec lui. Que devons-nous faire de lui?

La question est surprenante, le F.L.N. ayant la justice plutôt expéditive.

Le dernier des « moussbilin »

En fait, Si Taïeb, *alias* Oussedik, qui vient d'apprendre sa nomination de sous-secrétaire d'État du G.P.R.A., ne tient pas au jugement public d'Azedine. Il n'ignore pas que la position du responsable militaire de la wilaya reflète celle de nombreux combattants. Lui-même, depuis six mois, sape sournoisement l'autorité de Si M'hamed; ses menées risquent d'être dévoilées.

On ne peut pas non plus faire disparaître comme le dernier des *moussbilin* un chef aussi populaire qu'Azedine.

En outre, un peu contre l'avis de Massu, qui espère toujours le retour d'Azedine, le commandement décide de rendre publique l'ouverture de paix



J. Assemat

Les gorges de Palestro. Dans ce paysage accidenté, les rebelles trouvent des refuges difficilement décelables.



Joël de Geyer

Dans les broussailles et les rochers, les hommes se fraient un passage. Souvent, ils feront ainsi 15 ou 20 kilomètres.

On voit sur cette photo une partie des armes récupérées au cours de l'opération " Couronne ".



Cinquième en partant de la gauche, Azedine. Au centre, Oussedik. Au mur, Amirouche...



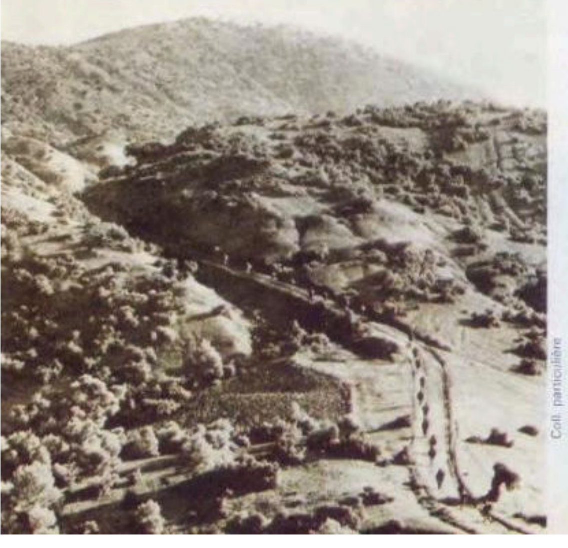
Coll. particulière

Les gorges de Palestro, longues de 4 kilomètres, creusées par l'oued Isser à l'ouest du massif des Beni-Khalfoun.

Alain de Maupéou

faite par Azedine. Par tracts et par radio, on diffuse donc le texte *(p. 1866)* d'une déclaration rédigée par l'intéressé,

Le 3ᵉ R.P.I.M.A. marche rapidement vers ses objectifs.



Coll. particulière

enregistrée sur bande magnétique. L'affaire ainsi divulguée prend les dimensions d'une nouvelle exceptionnelle. A Tunis, quelques correspondants de presse interrogent le G.P.R.A.

Celui-ci décide : « Acheminer d'urgence Si Azedine sur Tunis, sous escorte. Il sera jugé par le gouvernement. »

Par les déclarations de ralliés, de prisonniers, d'informateurs, on suivra à travers l'Algérie le périple d'Azedine, prisonnier de ses frères.

Il n'y aura pas de procès : le G.P.R.A. n'est alors pas en mesure d'étaler une pareille « trahison » et surtout son peu d'autorité sur l'intérieur. Il estime plus habile de donner de l' « affaire » une version avantageuse : Azedine s'est joué de Massu et de ses officiers !

Bien entendu, *l'Express* et la presse de soutien diffusent cette thèse avec empressement : il faut à toute force ne pas laisser s'accréditer l'image d'une armée sortant de son cadre répressif et disposée à envisager favorablement un accord de cessez-le-feu avec les combattants de l'intérieur. Pour cette presse, et aussi pour certains membres du gouvernement qui ne dédaignent pas de l'inspirer, le problème algérien ne saurait être réglé entre combattants : seuls les hommes politiques – d'un côté comme de l'autre – s'estiment capables de lui trouver une solution favorable aux intérêts de la France et de l'Algérie.

Le premier ministre Michel Debré déploiera quelques efforts pour fournir à l'opinion publique une version des faits conforme à la vérité. On saisit *l'Express*, mesure inopportune et qui, au contraire, accrédite « sa » vérité ; des officiers et des témoins sont convoqués à Paris pour expliquer l'affaire : ils rencontrent peu d'audience.

D'ailleurs, l'État, déjà, refuse de voir le F.L.N. autrement qu'à travers les « politiques » du G.P.R.A. : Ferhat Abbas, Yazid, etc., un club d'interlocuteurs raisonnables et... valables ! Il imagine déjà un règlement de la guerre d'Algérie très différent de la « paix des braves ».

Exilés en Chine !

L'affaire Azedine aura pourtant des retombées. Les commandants de la wilaya 4, Si M'hamed, puis, après sa mort, Si Salah, s'indigneront de l'indulgence du G.P.R.A. envers Azedine et... Oussedik.

La suspicion, un peu entretenue par les services du B.E.L. (un bureau chargé, entre autres missions, de semer la discorde dans les rangs de l'A.L.N.), ne se dissipera jamais.

Oussedik est à peine arrivé en Tunisie, en même temps qu'Azedine, que le complot éclate, complot dont il voulait se servir pour éliminer Si M'hamed, reprendre en main la wilaya 4, seule organisation politique encore vivace en Algérie et capable de s'opposer aux ambitions de l'équipe montante de Boumediene.

Ce complot réunissait surtout des étudiants déçus des grades et des emplois, trop modestes à leur goût, que leur réservaient les combattants authentiques des maquis.

Dans plusieurs messages, la wilaya 4 réclamera la destitution d'Oussedik et d'Azedine, tout en reconnaissant d'ailleurs que les *djounoud* aux abois et les populations lasses de la guerre penchaient, comme eux, vers un cessez-le-feu.

Gêné, le G.P.R.A. expédie Azedine et Oussedik à l'étranger – en Chine – en attendant que le temps vienne effacer peu à peu leurs « fautes ». **H**

Général JACQUIN (C.R.)

UNE MISSI

◀ La chasse arrive. Ici, des T-6 avec roquettes. Au cours du conflit algérien, l'aviation jouera un grand rôle, prenant part à de nombreuses opérations, appuyant les combattants au sol, poursuivant l'ennemi lorsqu'il cherche à fuir.

Dr Ducarré

Au cours de la guerre d'Algérie, un légionnaire est envoyé par le 2e bureau combattre dans les rangs de l'A.L.N.

... EN décembre, Lotfi nous annonce le prochain départ pour l'Algérie d'un renfort d'une centaine de combattants. Pour faciliter leur passage, il se propose d'opérer une diversion en harcelant un poste situé sur la frontière entre Beni-Ounif et Aïn-Sefra, à une dizaine de kilomètres du point de franchissement choisi.

Deux sections, une soixantaine de combattants, aux ordres d'Amar, un chef de secteur, feindront l'attaque du poste tenu par une quinzaine d'hommes.

On approcherait le barrage en deux étapes ; la première étant un point d'eau, au cœur du djebel Mzi. Lotfi me demande d'accompagner Amar.

J'aurai la chance de pouvoir me rendre la veille à Bou-Arfa, où je déposerai un message pour Alger.

Le 9 janvier au matin, les parachutistes surprendront le détachement au moment où les hommes, après une nuit de marche, s'endormaient. Amar s'enfuit, ses hommes se dispersent, poursuivis par l'aviation. Une vingtaine de combattants seulement réussiront à s'en tirer.

Sous prétexte de récupérer les traînards, je m'étais attardé, de sorte que je ramènerai en bon ordre traînards et fuyards.

Par les messages familiaux émis en l'air par Radio-Alger (1) j'aurai très vite confirmation de l'échec de l'opération Amar. Un message disait : « De la part du soldat Guyot à ses parents demeurant à Louhans (Saône-et-Loire) : Merci pour votre colis du 9 janvier. Nous avons fait un excellent casse-croûte avec les camarades. »

Le renfort, en revanche, semblait bien avoir déjoué la surveillance des forces de l'ordre.

(1) Ces messages étaient systématiquement enregistrés par notre radio pour être remis au lieutenant Boubekeur, chargé du renseignement au P.C. de la zone.

En février, nous aurons la visite de deux journalistes américains. Pour la circonstance, les hommes recevront des tenues neuves, l'ordinaire sera amélioré ; quelques nomades réquisitionnés, se diront rescapés des atrocités françaises. Pour faire croire que notre camp se trouve en territoire algérien, on mettra en place quelques fausses bornes-frontière. Je refuserai, pour ma part, de tenir le rôle du légionnaire écœuré des crimes qu'on lui faisait commettre. Les deux Américains prirent de nombreuses photos et repartirent satisfaits.

Pris de court

En avril, visite d'une Américaine correspondante de *Life*. Je servirai d'interprète. Le scénario sera amélioré. Abdallah, le chef de bande, la recevra avec beaucoup d'égards. Elle assistera au sabotage de la voie ferrée « Méditerranée-Niger », en territoire marocain. On procédera devant elle au jugement et à l'exécution d'un musulman : un traître, informateur du 2e bureau français, lui dit-on. Pour une fois, l'homme sera fusillé et non pas égorgé. La correspondante de guerre prendra de nombreuses photos du condamné, vivant, puis mort : un beau souvenir !

En avril 1957, la zone reçoit de nouvelles directives : les bandes devront se transformer en sections, compagnies et bataillons. On attendait de l'armement en provenance de Tchécoslovaquie et d'Égypte.

Rien ne sera vraiment modifié mais la distribution des grades soulèvera quel-

Flament



◀ A Aïn-Sefra, un fellah travaille la terre. Sur la région règne le commandant Mokrani, un ancien étudiant en médecine... qui finira interné dans un asile psychiatrique.

N SECRÈTE DANS L'A. L. N.



◀ **La légion, un régiment d'élite qui a inspiré de tout temps les plus fantastiques récits. Celui qui entre à la légion trouve une patrie, une tribu, un clan. Même s'il la quitte un jour, le légionnaire sait que la solidarité demeurera.**

Flament

ques difficultés : les anciens tirailleurs espéraient de l'avancement, les intellectuels voulaient être officiers et les nomades réclamaient des cadres issus de leurs rangs. Des bagarres éclateront, il y aura des morts et surtout de mystérieuses disparitions.

A ma grande surprise, Lotfi me nommera sergent, adjoint à Abdallah, devenu capitaine. Notre compagnie comptait une centaine de *djounoud* tous armés de fusils anglais ou français cédés par les Marocains. Une demi-douzaine de fusils mitrailleurs français, également donnés par les Marocains, et une dizaine de mitraillettes Thompson complétaient notre armement.

En mai, le commandant de région, Mokrani, un ancien étudiant en médecine, décide d'attaquer le centre de Beni-Ounif. L'entreprise est ambitieuse. Mokrani veut détruire à la fois la gare, la poste, l'hôtel et la gendarmerie de Beni-Ounif! La zone nous prête quatre bazookas. Je suis convaincu que nous courons à un échec. Pris de court, je ne pourrai prévenir Alger.

Après deux nuits de marche, nous atteindrons les abords de Beni-Ounif. L'attaque est prévue pour la nuit suivante, 23 heures. Chaque groupe dispose d'un guide connaissant bien la ville. Mon groupe a reçu mission de mettre le feu à la gendarmerie dont le garage abrite, nous a dit Boubekeur, le chef du renseignement, de nombreux fûts d'essence.

J'erre dans les jardins plus qu'il n'est nécessaire. Au moment où retentissent les premières explosions je suis encore, selon le guide, à une centaine de mètres de la gendarmerie. L'alerte est donnée, des projecteurs trouent la nuit, mes hommes tirent quelques coups de feu sur les lumières, mais refusent d'avancer. Je n'insiste pas et, à leur grand soulagement, donne l'ordre de repli sur le point de regroupement prévu.

Ni guide ni merguez

Une dizaine de combattants ne rejoindront pas, mais je suis surpris de l'aisance avec laquelle la bande a pu s'infiltrer dans le village.

Enhardi par cette demi-réussite, Mokrani en perdra le sens des réalités. Il multipliera les harcèlements et la pose de mines sur la route de Béchar. Dispersés, malgré les protestations d'Abdallah, nos effectifs fondront. Les bilans adressés par Mokrani au commandant de zone atteindront en deux mois le chiffre imaginaire de 50 véhicules détruits et de 2 000 soldats « colonialistes » tués ! Oujda convoque Mokrani. Nous ne le reverrons plus; il sera, apprendrai-je plus tard, interné dans un asile psychiatrique en Tunisie.

Abdallah reprit son indépendance et la compagnie se mit au repos ; elle en avait besoin, elle ne comptait plus qu'une cinquantaine d'hommes !

En octobre arriva de l'intérieur un fort contingent de jeunes Kabyles ; leur voyage avait duré deux mois. Armés, rééquipés, ils reprendront très vite le chemin de la Kabylie. Je pourrai rendre compte de l'itinéraire fixé par Lotfi. Après avoir longé les monts des Ksour jusqu'à hauteur de Géryville, le convoi devait traverser les hauts plateaux, atteindre le djebel Nador et, par l'Ouarsenis et l'Atlas blidéen, rejoindre finalement la Kabylie.

Quelques mois plus tard, me trouvant moi-même à l'intérieur, dans la région d'Aflou, j'apprendrai que ce convoi avait été intercepté dans le djebel Nador et sérieusement étrillé.

En janvier 1958, je serai nommé ser-

(Suite page 1876)



Les ruines de la ville romaine de Djemila se trouvent dans un site grandiose et impressionnant. On pense que sa population atteignait peut-être 10 000 habitants.

P. Tetrel



des messages seront laissés sur les corps

(Suite de la page 1873)

gent-chef et on me confiera le commandement d'une section envoyée en renfort dans la région d'Aflou.

Alger me dira de suivre et, si besoin était, de me présenter à un poste français.

Notre déplacement ne sera pas un voyage d'agrément. La situation du F.L.N. en zone 8 différait sensiblement du tableau complaisant que nous en avait dressé Lotfi. La ligne d'étapes était désorganisée, les forces de l'ordre avaient procédé au regroupement des populations : plus de guides, plus de merguez : l'activité des troupes françaises dans les Ksour et dans la région de Géryville nous obligera à des marches prudentes et à des contre-marches fréquentes. Nous traînions avec nous une trentaine d'hommes provenant des camps de repos du Maroc et qui ne marquaient pas beaucoup d'enthousiasme pour rejoindre leurs maquis; la moitié d'entre eux disparaîtra en cours de route. La surveillance exercée par l'aviation interdisait les déplacements de jour.

Nous mettrons trente-cinq nuits pour gagner la région d'Aflou.

Pour les combattants, la région d'Aflou est un havre de paix. L'armée ne tient que quelques postes dont les garnisons ne sortent guère. La population du bled est entièrement sous la coupe du F.L.N. Les bandes se déplacent en plein jour dans une sécurité relative.

La région avait été organisée par Abdelghani. Agé d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, les cheveux noirs taillés en brosse, une forte moustache lui coupant le visage, Abdelghani sera le seul chef d'envergure que j'aurai rencontré chez les rebelles. Exigeant, mais juste, il était craint, respecté et estimé. Il refusait d'appliquer les mille tracasseries par lesquelles le F.L.N. prétendait imposer son autorité. Dans sa région, on fumait, on avait des permissions, on pouvait même se marier. Abdelghani parlait un peu anglais. En Égypte, en 1941, me confiera-t-il, il avait voulu s'engager à la 13e demi-brigade de légion étrangère. Sa candidature refusée, il s'était fait incorporer dans un commando anglais. Parachutiste, il avait pris part, en 1944, à l'opération d'Arnhem. Arrêté pour ses activités nationalistes en 1954, puis libéré, il s'était rendu en France pour adhérer à l'Organisation spéciale (O.S.) qui préparait la révolte. Après trois mois de stage dans l'armée égyptienne, il était revenu en Oranie en 1955 en passant par la Suisse, la France, l'Espagne et le Maroc.

Abdelghani avait lentement gravi les échelons de la hiérarchie rebelle, mais la région qu'il commandait, plaque tournante entre le Maroc, les wilayas 1 et 4 et la Kabylie, présentait une importance capitale pour les communications de la rébellion.

Depuis la fin de 1957, ces communications se trouvaient menacées par un chef messaliste, Bellounis, nommé général par les Français, qui lui fournissaient armes et munitions.

◄ Des centres d'instruction sont installés, au Maroc comme en Tunisie. Il est essentiel pour l'A.L.N., en effet, de former des techniciens et des cadres, d'autant que les Français lui infligeront, en 1958-1959, des pertes terribles.

Melet/Paris-Match



Une opératrice ► décode un message. Les femmes ne seront pas toujours bien accueillies dans les maquis. Pour beaucoup, elles ne peuvent que provoquer des ennuis. Ils les considèrent avec méfiance. Comme les intellectuels...



Karl Breyer

◄ Pour ces jeunes gens venus de la ville, ce vétéran de l'A.L.N. à l'allure farouche mime un combat. Moment passager de détente. Les forces de l'ordre, partout, harcèlent les *djounoud* et leur rendent la vie impossible...

Karl Breyer

◄ Poste Telefunken en action dans le maquis d'Aïn-Sefra. Poste à longue portée qui assure la liaison avec le P.C. de la wilaya. Autour, le groupe de protection du poste qui comprend toujours quinze hommes. Le groupe change tout le temps de position en raison de la détection gonio effectuée par les troupes françaises.

Karl Breyer

Bellounis s'était engagé à purger les régions de Djelfa et d'Aflou des éléments frontistes. Le Front, tout d'abord, n'avait pas mesuré le danger à sa juste valeur; il s'était rapidement trouvé éliminé de Djelfa et de Bou-Saada.

Bellounis, épousant les méthodes du F.L.N., levait l'impôt, égorgeait les collecteurs du Front ainsi que les ravitailleurs, les propagandistes et les agents de liaison et de renseignement qui tombaient entre ses mains.

Les *djounoud* capturés se voyaient proposer le ralliement ou l'égorgement. Les populations, terrorisées, lâchaient le F.L.N.

Abdelghani tentera de négocier avec Bellounis et ses adjoints, espérant son ralliement au Front. Des émissaires allaient de l'un à l'autre, en particulier un pasteur évangéliste qui parçourait la région d'Aflou.

Bellounis refusera tout compromis.

Pour échapper aux raids des messalistes, Abdelghani, en avril 1958, évacuera la *gaada* d'Aflou, où, pourtant, de nombreuses caches étaient remarquablement aménagées. Si Abdelghani conservait son sang-froid, ses lieutenants, en revanche, se déchaînaient, massacrant avec cruauté les récalcitrants, les prisonniers et les simples suspects. Un jour, en présence de la population d'un douar, Omar, l'adjoint militaire de la région, ouvrira la poitrine à trois prisonniers pour leur arracher le cœur.

Je réussirai à sauver un jeune garçon d'une douzaine d'années qui, sous la torture, avait avoué ses « trahisons ». A ma demande, Abdelghani interviendra, « mais, me dira-t-il, je ne te soutiendrai pas deux fois. Pour les combattants, la vengeance est sacrée. Fais comme moi, ignore leur cruauté ».

A partir de ce jour, sans doute pour m'épargner des spectacles pénibles et des heurts avec ses subordonnés, il me gardera à son P.C. pour assurer sa protection immédiate.

Un chef redoutable

Abdelghani entretenait de très mauvaises relations avec Omar Driss, le commandant de la zone voisine de la wilaya 6, l'un et l'autre prétendant au contrôle de Laghouat et des villes du Mzab et surtout aux ressources financières que celles-ci représentaient.

Bellounis, exploitant cet antagonisme, éliminera le F.L.N. de Laghouat.

Mes liaisons avec Alger étaient très difficiles à établir. A plusieurs reprises, je laisserai sur des cadavres des renseignements pouvant intéresser les forces de l'ordre. Les messages familiaux, que j'écoutais sur le transistor d'Abdelghani, en accuseront rarement réception.

En juillet, la pression des messalistes se relâche. Alger annonce la mort de Bellounis, reparti en dissidence et tué par les parachutistes dans son P.C. de Diar-ech-Chiouk. Ses partisans, dit Alger, se sont soumis, à l'exception d'un petit nombre.

En réalité, dans les semaines qui sui- ▶

René Bail



Des hommes du 2e R.E.I. installent un camp près d'Aïn-Sefra. Dans toute la région, l'A.L.N. multiplie les harcèlements mais se heurte à une défense puissante. ▶



Karl Breyer

◀ **Dans un maquis, des *djounoud* préparent une opération. Parfois, des commandants de région, tel Mokrani, enhardis par un demi-succès, lanceront des opérations-suicide qui feront fondre leurs effectifs.**

De Gaulle, disent les nomades, c'est la paix

vront, 300 ou 400 messalistes se présenteront au F.L.N. Abdelghani, sans pitié, continuera à les faire exécuter.

En mai, nous avions appris par la radio les événements d'Alger. Tunis et Rabat, tout en niant le caractère spontané des manifestations de fraternisation entre Européens et musulmans, les rapportaient tout de même. Les nomades n'apprendront ces événements qu'en juin, accueillant avec espoir le nom du général de Gaulle.

Les combattants se montrent troublés. La nahia a été très éprouvée par la lutte contre les bellounistes : bien des cadres et des combattants ont disparu, des armes ont été perdues, les munitions s'épuisent. La population, ballottée entre messalistes et frontistes, ne nous accepte plus qu'avec réticence.

De Gaulle, disent les nomades, nous apportera la paix. Les *djounoud* en discutent le soir devant les feux de bivouac. Abdelghani laisse dire. « On ne peut pas tout leur cacher », me confie-t-il. Mais tous ses efforts tendent à conserver l'unité du Front.

A ce point de vue, la disparition de Bellounis permet à la nahia de respirer.

Abdelghani harcelait Lotfi de demandes de renfort en personnel instruit et en matériel. Figuig répondait par des promesses, jamais tenues. Excédé, Abdelghani décide de se rendre au Maroc. Discrètement, j'approuve son intention ; dynamique, sérieux mais de caractère entier, il sera au Maroc un élément de discorde, alors qu'à l'intérieur il est, pour les forces de l'ordre, un redoutable chef de maquis.

En septembre, il passe son commandement à Si Omar ; connaissant mon antipathie pour celui-ci, il m'emmènera avec lui au Maroc.

Notre retour, par la région de Géryville et par le versant saharien des Ksour, sera émaillé de difficultés ; le bled est sillonné par des commandos musulmans mis sur pied par les Français et qui mènent la vie dure aux bandes rebelles et aux organisations politico-administratives. Les réseaux de soutien, guides, renseignements, merguez sont rares.

Confiant dans sa bonne étoile, Abdelghani manquera à plusieurs reprises, par excès de confiance, tomber dans des embuscades. Je me surpris à penser que je l'aurais regretté.

Après un mois de marche, nous aborderons enfin le barrage établi dans les Ksour, un barrage sérieusement renforcé et surveillé jour et nuit par des patrouilles blindées.

Fayçal, le commandant du secteur, demandera quinze jours pour assurer le franchissement de l'obstacle.

Enfin, le 10 octobre, nous franchirons le barrage – barbelés, haie électrifiée, champs de mines – grâce à un système d'échelles doubles, de planches et de tonneaux ingénieusement disposés.

Et le 13 octobre 1958, nous parviendrons finalement à Figuig. 

(A suivre)

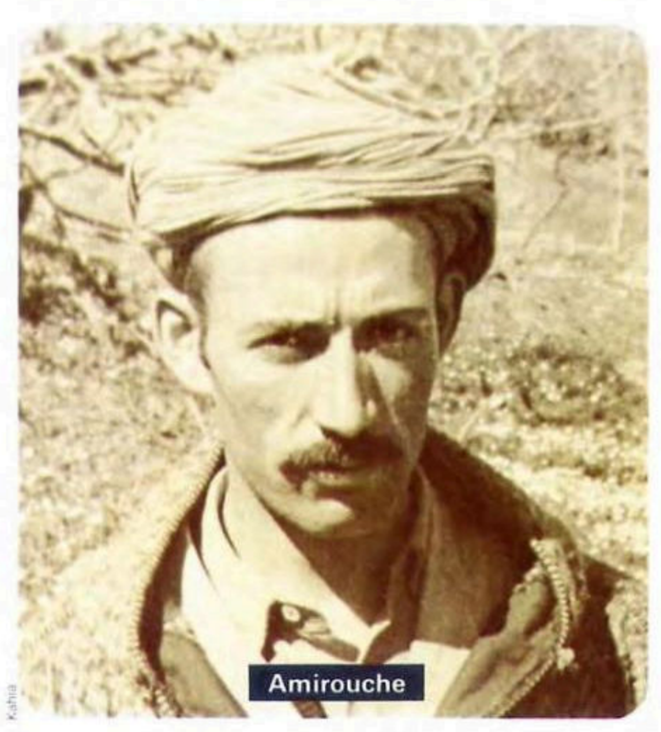
Témoignage recueilli par le général JACQUIN (C.R.)

Petit poste militaire près d'Aïn-Sefra : objectif choisi par le colonel Lotfi pour son opération de diversion.



Flament

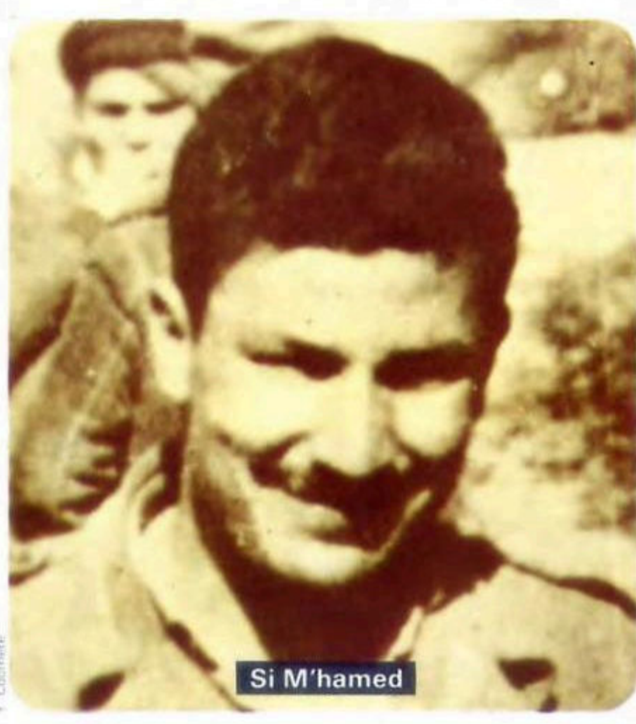
LE COMPLOT DES QUATRE COLONELS



Amirouche



Colonel Lotfi



Si M'hamed



Si Haouès

Quatre grands chefs de l'A.L.N. Le colonel Aït Amirouche, le plus important et sans doute le plus prestigieux de tous ; le colonel Lotfi, chef de la wilaya 5 (Oranie) ; Si M'hamed, chef de la wilaya 4 ; Si Haouès, chef de la wilaya 6 (Sahara).

LARGEMENT « intoxiqué » par l'action psychologique des services du colonel Godard et du capitaine Léger, qui s'emploient à lui faire croire que, dans les maquis, bon nombre de responsables sont, en fait, des agents français camouflés, Amirouche, dans les derniers mois de 1958, croit voir partout des « agents de l'ennemi », traite les « suspects » comme des coupables et ordonne des purges sanglantes qui privent le F.L.N. algérien de nombreux éléments de valeur, notamment parmi les étudiants et les intellectuels. Cet autoritarisme cruel a cependant moins d'importance, aux yeux de la population algérienne, que la bravoure, l'audace et l'efficacité du chef de la wilaya 3. Ivan le Terrible et, en même temps, Pierre le Grand de la Kabylie, il est devenu le héros lé-


Coll. Tallandier

◄ Un combattant de l'A.L.N. surveille la rentrée des classes. Aux échelons douar et fraction, les *djounoud,* dans le cadre de l'O.P.A. (organisation politico-administrative) du F.L.N., se font instituteurs, juges, gardes champêtres... ou terroristes.



gendaire qu'exaltent certains chants populaires naïfs :

Comme l'aigle, tu planes, Si Amirouche,
Au-dessus des cent crêtes inaccessibles
Du Djurdjura.
Tu es le roi de la montagne,
Limpide dans tes paroles, simple dans tes actes,
Redoutable dans la bataille.

L'épuration nationale

Conscient d'être le plus important et le plus prestigieux des chefs de wilaya, Amirouche aspire à jouer, au-delà des frontières de la Kabylie, un rôle de leader et à faire triompher, au sein de la résistance algérienne, les deux idées-force qui, à cette époque, guident toute sa politique : la critique du G.P.R.A. et la nécessité d'une « épuration nationale » de l'A.L.N. et du F.L.N., menacés, selon lui, d'être gangrenés par les services de renseignements français.

Les reproches que le chef de la wilaya 3 adresse au G.P.R.A. et aux « commandements opérationnels » de l'Est et de l'Ouest sont sévères. Il accuse « les responsables embourgeoisés de Tunis » de privilégier l'action diplomatique aux dépens de l'action militaire et de n'ordonner que des opérations limitées et prudentes contre les barrages de la ligne Morice, si bien que les combattants de l'intérieur se trouvent cruellement privés de ravitaillement en armes et en munitions. La logique de cette prise de position l'amène à préconiser une réorganisation de la direction suprême du F.L.N. de manière que les ministres du G.P.R.A. ne soient plus que les porte-parole, hors de l'Algérie, d'une équipe dirigeante de la résistance constituée à l'intérieur du pays. Le rétablissement de la « primauté de l'intérieur sur l'extérieur » ne serait d'ailleurs qu'un retour aux sources puisque ce principe avait été solennellement affirmé au « congrès de la Soummam » d'août-septembre 1956. C'est d'ailleurs une sorte de second « congrès de la Soummam » qu'Amirouche réclame en demandant une prompte réunion, sur le sol national, de tous les chefs de wilaya.

Si le leader kabyle estime, d'autre part, que l' « épuration nationale » de l' A.L.N. et du F.L.N. s'impose, c'est qu'il est persuadé, selon la formule même qu'il emploie dans une lettre signée de sa main et envoyée à tous les autres colonels exerçant leur commandement dans les différentes régions d'Algérie, que « le vaste complot dirigé par les services secrets français contre la révolution algérienne s'étend à toutes les wilayas ». Pour déjouer ce « complot », Amirouche suggère notamment de vérifier minutieusement les activités des Algériens recrutés par le F.L.N. depuis août 1958, de contrôler beaucoup plus sévèrement la circulation des agents de liaison entre les diverses wilayas, de ne désigner désormais, pour les missions de liaison, que des hommes absolument sûrs dont les comités de wilayas garantissent le patriotisme et, enfin, de faire arrêter et « interroger énergiquement » tous les « suspects », quel que soit leur rang, pour découvrir toutes les ramifications de la « conjuration » et mettre en échec les « plans diaboliques de l'ennemi ».

Pour mieux convaincre ses partenaires du bien-fondé de son point de vue, Amirouche leur dépêche des émissaires

A. Sergent



Vanker

◀ A Arris, une école coranique. Arris est une petite ville de l'Aurès située dans la vallée supérieure de l'oued el-Abiod, où vit la tribu chaouïa des Ouled-Daoud. Elle est entourée de douars dont l'un renferme la *guelaa*, ou grenier à provisions de la tribu, dans une position défensive.


Atlas-Photo

Sortie d'une école ▶ coranique. Au cours des siècles, l'organisation politique et la culture instaurées par l'islam ont été modifiées, mais les croyances, les rites et les valeurs morales sont demeurés les mêmes. Le système repose sur des fondations appelées en général les Cinq Piliers de la foi.

et il établit même un contact direct avec deux d'entre eux : le chef de la wilaya 4, Bougarra (Si M'hamed), qu'il rencontre en Kabylie, et le chef de la wilaya 2 (Nord constantinois), Ali Kafi, qu'il rencontre quelques jours plus tard à l'un des points de passage entre cette wilaya et la wilaya 3.

A ces démarches, les interlocuteurs d'Amirouche réagissent de manière fort différente. Si M'hamed n'avalise pas toutes les thèses qui lui sont présentées, mais il est tout de même fortement influencé par l'argumentation du chef de la wilaya 3. Il accepte tout en émettant, comme feront, après lui, Hadj Lakhdar, chef de la wilaya 1 (Aurès-Nemencha), et Si Haouès, chef de la wilaya 6 (Sahara), la proposition d'organiser une « conférence interwilayas ». Ali Kafi, en revanche, se montre beaucoup plus réservé.

Le chef de la wilaya 2, l'un des rares leaders du F.L.N. qui connaisse peu la langue française et qui ne s'exprime qu'en arabe, est un homme profondément enraciné dans le monde rural. Trapu, basané, moustachu, l'œil matois, le sourire jovial, il a d'ailleurs l'allure d'un paysan. Il en a aussi le solide bon sens, et il décèle très vite toute la part d' « auto-intoxication » et de fabulation qu'il y a dans l' « espionnite » d'Amirouche.

Lorsqu'il reçoit son hôte, en présence de deux de ses adjoints, Salah Boubnider, dit « Çaout-El-Arab » (« la Voix des Arabes »), et le jeune étudiant en médecine Lamine Khene, dont le G.P.R.A. a fait, lors de sa constitution, en septembre 1958, un secrétaire d'État, il ne mâche pas ses mots. Il affirme que la portée du « complot français » dont lui parle Amirouche lui paraît très exagérée et il soutient que, dans ces conditions, l' « épuration nationale du F.L.N. » que réclame le chef de la wilaya 3 « risquerait de faire plus de mal que de bien ». Il refuse, dans ces conditions, de participer personnellement à une réunion où ce projet tiendrait la vedette.

Ali Kafi ajoute cependant qu'il croit à l'utilité d'une « rencontre interwilayas » pour « un échange d'informations et d'expériences ». C'est pourquoi il enverra un ou deux observateurs à cette réunion, dont il suggère même qu'elle se tienne dans sa wilaya, à l'intérieur d'un quadrilatère Mila - El-Milia - Taher - Collo où ses forces sont particulièrement puissantes, car, explique-t-il, l'armée française est en train de lancer une grande offensive aux confins des wilayas 3 et 4 (le général Massu vient effectivement de déclencher là l'opération « Couronne »), et c'est dans un des « sanctuaires » de la wilaya 2 que les hauts responsables appelés à conférer se trouveront le plus en sécurité.

Après son entretien avec Ali Kafi, Amirouche reçoit du colonel Lotfi un message dans lequel le chef de la wilaya 5 (Oranie) adopte une attitude plus négative encore à l'égard des propositions qui lui ont été faites. Non seulement Lotfi décline l'invitation à participer à une « conférence interwilayas », mais il annonce qu'il n'y enverra même pas des observateurs. Ce refus met en évidence une divergence fondamentale entre le leader de l'Oranie ▶

◀ Paysage de Kabylie. Les habitants sont de purs Berbères. Parlant du Kabyle, Renan a dit : « Ce n'est ni un Vandale ni un Carthaginois ; c'est un vieux Numide, le descendant des sujets de Massinissa, de Syphax et de Jugurtha. »

les points faibles de la wilaya 4 sont la pénurie d'armement et de cadres supérieurs

et celui de la Kabylie : Lotfi a conservé des liens particuliers avec son prédécesseur à la tête de la wilaya 5, Abdelhafid Boussouf, et si ennemi qu'il soit des carences et des faiblesses du G.P.R.A., il ne souhaite pas que soit mise en accusation une équipe au sein de laquelle Boussouf joue un rôle décisif (Ali Kafi a d'ailleurs réagi de la même manière à l'égard d'un autre homme clef du G.P.R.A., Lakhdar Ben Tobbal, son prédécesseur à la tête de la wilaya 2, avec lequel il maintient des liens d'amitié et de fidélité analogues à ceux que Lotfi entretient avec Boussouf).

Du fait de l'attitude plus que réticente de Lotfi et de Kafi, la « conférence des chefs de wilaya » si obstinément voulue par Amirouche se limitera, finalement, à une « rencontre au sommet » entre quatre colonels : Amirouche (wilaya 3), Si M'hamed (wilaya 4), Hadj Lakhdar (wilaya 1) et Si Haouès (wilaya 6), en présence de deux observateurs de la wilaya 2 : Abdelmajid Khalaras et Tahar Bouderbala.


Coll. particulière

Étudiants et paysans sont réunis dans les maquis. Mais entre eux, l'entente sera souvent loin d'être parfaite.

La réunion se tiendra, en définitive, du 6 au 12 décembre 1958 dans un secteur montagneux au nord d'El-Milia. Si M'hamed, qui a effectué une partie de ce voyage vers l'est en compagnie du commandant Azedine et d'Omar Oussedik (Si Taïeb), secrétaire d'État du G.P.R.A., qu'il envoie en mission à Tunis « pour faire connaître aux frères ministres les appréciations et les doléances de la wilaya 4 », est arrivé le second au rendez-vous juste après Amirouche. Il a été suivi par Hadj Lakhdar, puis par Si Haouès.

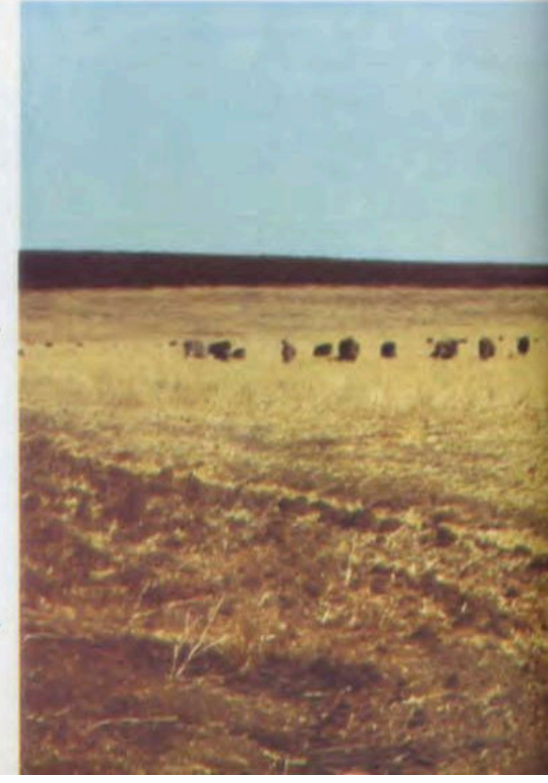
Après avoir observé une minute de silence pour rendre hommage aux *chouhada* (martyrs) tombés dans les combats, les participants décident de l'ordre du jour de leur débat. Des exposés de chaque colonel sur la situation de sa wilaya permettront, tout d'abord, de dresser un tableau d'ensemble qui sera examiné et dont on discutera avant que soient prises certaines décisions d'ordre militaire. Seront ensuite traitées la question de « l'épuration du F.L.N. », puis celle des rapports entre l'intérieur et le G.P.R.A.

Premier orateur à présenter son bilan, Hadj Lakhdar donne, de la situation en wilaya 1, une vue assez pessimiste. Il se plaint du manque d'armes et de munitions, notamment en zone 1 (secteur de Sétif), et aussi du manque de cadres supérieurs, notamment dans les zones 2 et 4, car « d'excellents combattants ont été récemment tués dans des engagements ou sont partis pour Tunis ». Si les liaisons entre les différentes zones sont correctement assurées, les services de renseignements sont faibles, tout comme les services de propagande. Le travail le plus intéressant est, de ce point de vue, celui qui s'effectue au sein des « assemblées du peuple ».

De telles assemblées fonctionnent également en wilaya 3 (alors qu'elles ne peuvent plus se tenir, du fait du « quadrillage » français, en wilaya 4) fait remarquer Amirouche, dont le bref exposé, à la différence de celui de Hadj Lakhdar, est quelque peu « triomphaliste ». « En wilaya 3, dit-il, les *djounoud* assistent, au moins une fois par semaine, à des conférences politiques. Les cotisations des militants rentrent bien, si bien que nous avons près de 30 millions dans nos caisses. Notre service de presse et d'information imprime et diffuse deux bulletins, l'un destiné aux combattants, l'autre, *la Voix de la montagne,* à la population. Nous avons même créé un service cinématographique qui tourne des courts métrages. Notre service de renseignements n'est pas très bon, mais le nombre considérable et les activités multiples de nos *moussbilin* (auxiliaires) nous permettent sur le plan militaire de déjouer les pièges de l'adversaire. »

Si M'hamed, lui, ne se laisse pas aller à l'autosatisfaction. Il dit que les combattants qu'il a sous ses ordres portent des coups sévères à l'ennemi, mais que certaines insuffisances limitent leurs possibilités d'action, d'autant que les Français engagent, sur tout le territoire d'intérêt stratégique couvert par la wilaya 4, des forces considérables, et qu'ils « quadrillent intensément » chaque secteur. Les points faibles de la wilaya 4 sont la pénurie d'armement, et notamment d'armement lourd, et le manque de cadres supérieurs expérimentés. Son point fort est une propagande qui





Entre Constantine et El-Milia, de vastes pâturages. Le ▶ Nord constantinois est le fief d'Ali Kafi, l'un des rares chefs du F.L.N. qui ne s'expriment qu'en arabe.

◀ **A El-Milia, petite ville située dans le Nord constantinois, le quartier musulman. C'est dans les montagnes au nord de la ville que se tiendra la réunion des chefs de wilaya.**

Armand Brunel

surclasse incontestablement celle de l'adversaire – qui prend souvent des initiatives psychologiquement maladroites, voire ridicules. Il ne faudrait pourtant pas sous-estimer le 5e bureau de l'armée française, note Si M'hamed, « car il lui arrive d'exploiter efficacement certaines de nos erreurs ». L'état-major de la wilaya 4 fait diffuser deux publications bilingues (en français et en arabe) : un bulletin intérieur, pour les maquisards, et un journal à assez fort tirage, *Révolution*, pour tous les Algériens. Des cameramen viennent, d'autre part, d'être recrutés.

Contrairement à Amirouche et à Si M'hamed, Si Haouès, dans son intervention, insiste moins sur les succès remportés que sur les difficultés qu'il rencontre. Les finances de la wilaya 6 sont saines et sa propagande n'est pas négligeable, ne serait-ce que parce que l'organisation F.L.N. contrôle discrètement la plupart des écoles coraniques, où l'exaltation des thèmes de la résistance se mêle habilement à l'enseignement religieux, mais, sur le plan militaire, les combattants ont du mal à politiser une population dont le niveau de conscience est assez bas.

Y. Frangeul



Des spécialistes en explosifs

A l'heure où la conférence tire les conclusions de ces divers bilans critiques et prend quelques décisions, Si Haouès demande et obtient que certaines de ses unités particulièrement éprouvées par les dernières batailles puissent aller se reposer dans des secteurs montagneux situés sur le territoire des autres wilayas. D'une manière générale, les chefs des deux wilayas les mieux équipées, la 3 et la 4, acceptent de faire un effort en faveur des deux wilayas moins bien loties, la 1 et la 6. Ils leur enverront notamment des *fidayin* spécialistes en explosifs, et leur feront parvenir quelques stocks de vêtements militaires.

S'il ne faut que peu de temps pour régler, sans grandes controverses, ces affaires somme toute mineures, la discussion sur les mesures à prendre pour « faire face aux manœuvres des services spéciaux français » et « juguler la trahison au sein même du F.L.N. » est beaucoup plus longue et beaucoup plus animée.

Chaque colonel reconnaît qu'il existe, dans la région qu'il commande, des éléments armés algériens en opposition ouverte avec le F.L.N. (messalistes dans les wilayas 4 et 6, groupes de Chaouïas dissidents dans la zone 6 et surtout dans la zone 2 de la wilaya 1) et, d'autre part, des agents français qui ont réussi à s'infiltrer dans les rangs mêmes des maquisards de l'A.L.N. Comment se débarrasser des premiers et démasquer les seconds ?

Dans le premier cas, le problème se pose en termes de moyens militaires : les éléments messalistes, dont la régression est constante, étant moins nombreux et moins dangereux que les dissidents de l'Aurès (qui sont plusieurs centaines), Amirouche et Si M'hamed décident d'envoyer chacun deux katibas de leur wilaya pour aider Hadj Lakhdar à dicter sa loi aux insoumis « qui défient son pouvoir » (l'opération se fera effective- ▶



Femmes et enfants indigènes à El-Milia. Après l'appel du général de Gaulle à la « paix des braves », des fractions de la population vont revenir à la cause française et d'autres cesseront de fournir à l'A.L.N. les vivres et le gîte.

le G. P. R. A. est vigoureusement critiqué

ment au début de 1959 : 48 « petits chefs rebelles » seront liquidés physiquement et leurs partisans accepteront l'autorité du chef de la wilaya I ou se disperseront).

Dans le second cas, les quatre chefs de wilaya qui se concertent ont bien du mal à définir une politique commune, car ils ne considèrent pas de la même manière le phénomène qu'ils entendent combattre. Amirouche estime que l'action de l'état-major français, qui cherche à introduire ses agents dans tous les maquis, a pris une ampleur énorme et que, dans ces conditions, toutes les wilayas doivent prendre des mesures draconiennes — celles-là mêmes qui ont déjà été édictées en wilaya 3 et qui viennent d'être communiquées à Tunis.

Incurie et incapacité

Les observateurs de la wilaya 2, mais aussi Si Haouès, soutiennent que la « subversion » qui obsède Amirouche est beaucoup plus limitée que ne le croit le chef de la wilaya 3 ; que, de ce fait, les mesures à prendre pour y faire face doivent être prudentes et que, en tout état de cause, de nouvelles « purges » injustifiées feraient le jeu de l'ennemi.

Finalement Si M'hamed, dont la position est plus dure que celle de Si Haouès mais plus modérée que celle d'Amirouche, fait adopter des solutions de compromis : on installera, dans chaque wilaya, une ou plusieurs prisons dans lesquelles seront enfermés les *djounoud* ou les militants « suspects », mais aucune exécution sommaire n'aura lieu et chaque dossier sera soigneusement examiné par une commission d'enquête interwilayas. Les « suspects » qui, au terme de cette instruction, seront présumés coupables seront jugés, dans chaque wilaya, par des tribunaux où ils bénéficieront des garanties normales de la défense. S'ils ont le grade d'officier, ils seront jugés par des tribunaux mixtes comprenant des juges de chaque wilaya.

L'opposition entre Si Haouès et Amirouche apparaît de nouveau lorsque est abordé le problème des rapports entre la résistance intérieure et le G.P.R.A. « Les critiques que nous allons adresser aux ministres de Tunis, déclare le chef de la wilaya 6, doivent rester mesurées, car nous avons besoin d'eux. Qui, en effet, sinon le G.P.R.A., pourrait nous fournir ce dont nous avons le plus urgent besoin, par exemple des médecins, des médicaments, des instruments chirurgicaux, puisque aussi bien nous avons été unanimes ici à déplorer le triste état de nos services de santé, qui sont si démunis, si misérables que nous voyons mourir, dans chaque wilaya, des blessés qui pourraient être sauvés si nous étions mieux équipés. Le G.P.R.A. est, qu'on le veuille ou non, notre pourvoyeur en armes, en fonds, en matériel sanitaire. Nous pouvons, nous devons protester contre les lenteurs et les insuffisances de cette aide, mais nous ne pouvons pas couper les ponts. »

Amirouche juge, quant à lui, qu'une telle diplomatie est hors de saison. Il estime, pour sa part, que les quatre colonels, dont les wilayas représentent les deux tiers du territoire de l'Algérie combattante, doivent constituer, dès la fin de cette conférence, une direction politico-militaire collective et permanente de l'A.L.N. et du F.L.N., placée hiérarchiquement au-dessus du G.P.R.A. « Nous devons dès aujourd'hui, s'écrie-t-il, taper du poing sur la table et demander des comptes au G.P.R.A. pour son attentisme, son incurie, son incapacité à résoudre le problème du franchissement du barrage français à la frontière algéro-tunisienne, ses actions répressives contre nos frères de l'A.L.N. qui ont voulu récemment dénoncer ses méthodes dictatoriales et bureaucratiques et qui se retrouvent aujourd'hui en prison. Nous devons enfin lancer un appel public à l'opinion algérienne pour lui faire connaître nos positions. »

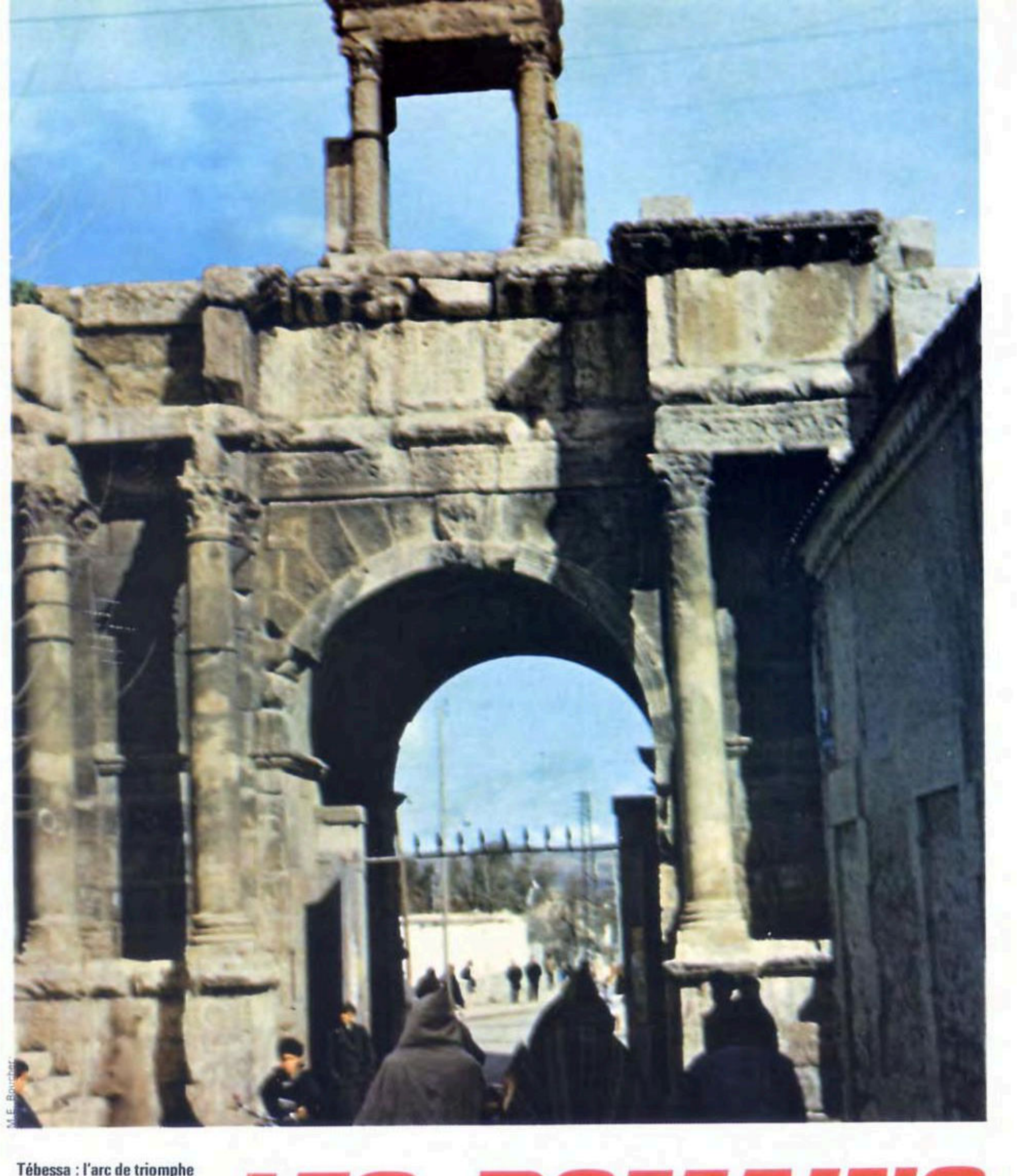
Une fois encore, Si M'hamed réussit à faire triompher, à la fin d'une longue discussion sur ce dernier point de l'ordre du jour, un point de vue conciliateur qui dépasse les thèses « modérantistes » de Si Haouès sans aller jusqu'aux thèses extrémistes d'Amirouche. La conférence décide — contrairement à l'avis du chef de la wilaya 3 — que le mémorandum qu'elle rédige et immédiatement envoyé au G.P.R.A. demeurera secret, « car il serait désastreux que les Français pussent tirer parti de nos divisions ».

Sur un cadavre...

La direction du G.P.R.A., dans ce document, est vigoureusement critiquée, et même sommée de « corriger ses erreurs », mais elle n'est pas placée devant le fait accompli d'une décision politique inacceptable pour elle. Les quatre colonels se contentent de poser le problème d'une réorganisation du F.L.N. qui donnerait un rôle beaucoup plus important aux chefs de wilaya combattant sur le terrain et ils annoncent qu'un ou deux d'entre eux se rendront à Tunis, vers le 15 avril 1959, pour rencontrer le G.P.R.A.

Le rendez-vous ainsi annoncé n'aura, en fait, jamais lieu. Fin mars 1959, Amirouche et Si Haouès, qui avaient voulu se rencontrer une nouvelle fois avant de se rendre à Tunis, seront tués au cours d'un engagement avec des unités françaises. Celles-ci découvriront, sur le cadavre du secrétaire d'Amirouche, une liasse de feuillets dactylographiés, dont le premier annonçait sans aucune équivoque la nature et le contenu du document précieusement conservé par le chef de la wilaya 3 : « Procès-verbal de la réunion interwilayas 1, 3, 4 et 6 tenue quelque part en wilaya 2 du 6 au 12 décembre 1958. » H

Albert Paul LENTIN


M.-E. Boucher

Tébessa : l'arc de triomphe ou arc de Caracalla. Un édifice de 11 mètres de côté avec, sur chacune des faces, une grande baie flanquée de quatre colonnes. Sur les frises de trois des faces, on lit des dédicaces à Caracalla, à son père, Septime Sevère, à sa mère, Julia Domna. La date indiquée correspond à l'année 214 de notre ère. Sur la face nord de l'arc a été encastrée une inscription byzantine célébrant la reconstruction de Theveste par le général Salomon. La construction de l'arc coûta la somme de 250 000 sesterces (67 000 francs-or environ).

LES ROMAINS EN BERBÉRIE

L'ASTUCE, la chance et le hasard s'unirent pour offrir à Rome l'Afrique du Nord.

Les aléas de la guerre firent que Carthage, la première, tomba en 146 av. J.-C.

Assouvissant son ressentiment contre la grande ennemie, Rome rasa la ville, jeta du sel sur son sol et la maudit.

Mais il lui fallut attendre encore cent ans pour posséder la Numidie, tout au moins sa partie orientale. En pleine guerre civile, Pompée et César choisirent son territoire pour théâtre de leurs luttes. Son roi, Juba Ier, mal inspiré, prit parti pour Pompée. Hélas ! ce fut César qui l'emporta, à Thapsus, près de l'actuel Monastir. Ce fut la débâcle dans le parti pompéien : Caton se donna la mort à Utique, Juba se suicida, Pompée s'en-



L'huilerie romaine de Bir-Sgane, au sud de Tébessa. Aujourd'hui, on chercherait en vain, dans la région, un olivier.

ils emmenèrent avec

fuit. Naturellement, la Numidie orientale fit les frais de la défaite en devenant romaine.

Les conquêtes de César avaient fait deux orphelins réfugiés à Rome : Juba II, infortuné fils de Juba Ier, et Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la belle Cléopâtre. Auguste les maria et leur donna en cadeau de noces, la Maurétanie, immense royaume comprenant tout l'Ouest algérien et le Maroc.

Caligula mettra un terme à cette indépendance relative en faisant assassiner leur fils Ptolémée, dont les vêtements somptueux avaient excité la jalousie de l'empereur.

Désormais, toute la Berbérie est soumise à Rome, qui y restera jusqu'en 439 ap. J.-C.

Une frontière entre nomades et sédentaires

Si la conquête s'étalait jusqu'à l'Atlantique, vers le sud les frontières étaient plus incertaines.

Rome, dont le ravitaillement devenait un problème, avait vu dans l'Afrique un grenier capable de lui fournir le blé et l'huile indispensables à ses habitants.

Elle distribua donc des terres aux fermiers. Ceux-ci abandonnèrent les steppes désertiques aux nomades, tout en récupérant tout de même ce qui était cultivable. Mais les récoltes risquaient à chaque instant d'être razziées par les turbulentes tribus du désert. Pour se protéger de leurs incursions, on traça une frontière artificielle, le *limes*, dont le parcours fut reconnu pendant la dernière guerre par le colonel Baradez, grâce à la photographie aérienne.

Son tracé était souple et varia au fur et à mesure du développement des cultures, donc en empiétant sur les pâturages des nomades.

Le *limes* s'avance ainsi jusqu'à Négrine, puis contourne l'Aurès par le sud et pousse une pointe vers le désert. Passant ensuite en territoire maurétanien, il remonte en longeant un temps la route de Bou-Saada, vers Tiaret, puis vers Tlemcen et Marnia, pour redescendre ensuite sur Rabat.

Cette frontière ne formait pas un mur continu. Elle comportait un fossé jalonné de postes de défense reliés entre eux par des routes, ainsi que des fortins situés plus ou moins en profondeur pour contrôler les infiltrations des nomades.

Ainsi, le camp de Gemellae, à 40 km au sud de Biskra, est situé près de la petite oasis de M'lili sur l'oued Djedi.

Sous les sables, on a retrouvé son enceinte rectangulaire, la résidence du chef de la légion, des temples, bref, tout ce qui fait la vie quotidienne d'une petite garnison à laquelle s'agglutine bientôt une ville de commerçants et de familles de militaires.

Mais la ruine la plus méridionale d'Algérie, Castellum Dimmidi, se trouve en plein désert, au nord-est de Laghouat, à Messaad, dans les monts des Ouled Naïl.

Pour tenir cette garnison au climat éprouvant, les Romains firent appel à un détachement de soldats syriens. Transplantés loin du sol natal, ils emportèrent avec eux les dieux de leur pays, parmi lesquels Malagbel était le plus vénéré. La chapelle qu'ils lui consacrèrent était décorée de fresques inspirées de celles de Palmyre. On peut les admirer aujourd'hui au musée d'Alger.

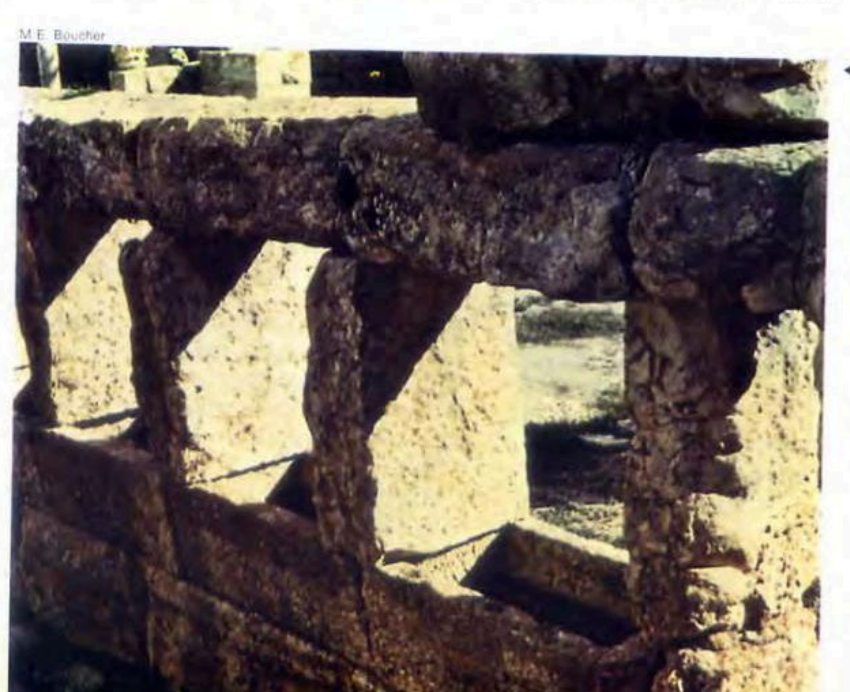
Ainsi, avec nostalgie, ils s'étaient reconstitué une petite patrie dans leur exil.

Les terres récupérées au sud furent systématiquement plantées d'oliviers. On en extrayait une huile renommée sur les marchés romains, non pour la cuisine, mais pour l'éclairage des lampes et les massages au moment du bain.

C'est toujours un étonnement de rencontrer de si nombreux pressoirs à huile antiques dans des régions où la culture de l'olivier a aujourd'hui complètement disparu. Mais découvrir une huilerie *industrielle* romaine à 30 km au sud de Tébessa est encore plus surprenant.

A Bir-Sgane, en effet, la production d'huile était si importante qu'elle justifia l'édification d'une usine. Elle dresse encore sa carcasse imposante dans une plaine où l'on chercherait en vain un olivier. Et pourtant, l'huilerie est là, qui témoigne des anciennes olivettes. L'ensemble s'élevait sur plusieurs étages ; une cour à portiques desservait les salles où se trouvaient les pressoirs ainsi que les magasins où s'entassaient les olives à leur arrivée et les amphores servant au stockage.

Cachetées au nom de l'expéditeur et à celui de l'affréteur, elles embarquaient dans un port de la côte vers Ostie. Là, un fonctionnaire les réceptionnait en les timbrant de la lettre « R ».



◄ Tébessa est sans doute l'un des centres de civilisation les plus anciens d'Afrique du Nord. Ici, mangeoires d'une hôtellerie.

L'*atrium* de la basilique chrétienne de Tébessa. Au centre, on peut voir les restes d'une vasque pour les ablutions en forme de quatre feuilles.

les dieux de leur pays

Cette culture était encore prospère à l'arrivée des Arabes. On raconte qu'un Berbère, ramassant un noyau d'olive, le leur montra en disant : « Voilà notre richesse. »

Plus loin se trouve Bir-el-Ater. Son nom est célèbre car il caractérise une civilisation préhistorique à laquelle il a donné son nom : l'Atérien, prospère il y a environ 50 000 ans.

Remontant vers le nord, Tébessa apparaît, sanglée dans ses remparts, dominés par leurs quatorze tours, œuvre du général Salomon, au VIe s. ap. J.-C.

C'est peut-être un des plus anciens centres de civilisation de l'Afrique du Nord.

A l'entrée de la ville, la route coupe une escargotière, c'est-à-dire des terrains où affleurent des milliers de petites coquilles d'escargots : ce sont les déchets de cuisine, rejetés il y a six mille ans environ par les habitants de l'époque, grands amateurs d'escargots, comme, de nos jours, les Bourguignons. En fouillant ces antiques « poubelles », les archéologues ont retrouvé toute une civilisation qu'ils ont appelée capsienne, car c'est à Gafsa (Capsa, en latin) que fut repérée et fouillée la première de ces « décharges publiques ».

Les origines de la ville se perdent dans la nuit des temps. La légende raconte qu'Hercule lui-même l'aurait fondée, au cours d'un voyage en Berbérie, et, suprême honneur, qu'il s'y serait reposé. La « grande ville des indigènes libyens », qui s'appelait alors Theveste, était en pleine prospérité au IIIe s. ap. J.-C. et Rome y avait installé, pendant un temps, le camp de la IIIe légion, qui maintenait la paix en Afrique. A cette époque, la ville comptait des thermes, un théâtre, un amphithéâtre, un arc de triomphe, un aqueduc et sept ponts traversaient l'oued, mais elle ne possédait pas de remparts, inutiles sous la *pax romana.*



Rèveillère

Messe dans les ruines de la magnifique basilique chrétienne de Tébessa – un monument qui date de la fin du IVe siècle.

On a quelque mal, de nos jours, à retrouver cette antique splendeur. Après les invasions vandales, le général Salomon réduisit, en effet, la superficie de la ville de moitié environ, pour lui donner son aspect actuel.

Tébessa utilise encore un captage romain à 7 m sous terre pour amener l'eau au château d'eau. Vers les remparts, on peut voir une maison romaine ; des arcades dans la rue principale, à l'intérieur des boutiques, marquent peut-être l'emplacement de la *basilica* (monument civil), mais la ville s'honore surtout de deux fastueux monuments : un arc et un temple.

L'arc de Caracalla forme actuellement une des entrées de la ville. Un enfant du pays, Cornelius Egrilianus, le fit élever à ses frais. Une inscription nous apprend qu'il légua sa fortune à ses deux frères à condition d'élever cet arc à l'empereur pour 250 000 sesterces. On voit que les héritiers respectèrent les clauses du testament.

D'une forme peu répandue dans le monde romain, c'est un tétrapyle, c'est-à-dire un portique à quatre piliers soutenant quatre baies disposées en carré, qui enjambaient primitivement la croisée de deux routes. Souligné d'un décor soigné, il est surmonté d'un édicule qui abritait jadis la statue de l'empereur.

Tout près de là se trouve le très beau temple de Minerve, auquel il ne manque que le fronton. On le compare souvent à la Maison carrée de Nîmes, mais il est plus récent. La frise qui court sur l'entablement est remarquable. Il sert de musée et abrite, outre de belles mosaïques, une importante collection de lampes romaines. Plus loin, l'amphithéâtre, très endommagé, a été récemment dégagé.

M.E. Boucher



Vierge et martyre sous Dioclétien

Mais c'est hors de l'enceinte actuelle que se trouve le monument le plus prestigieux, la fameuse basilique chrétienne, la plus belle d'Afrique du Nord, construite en 385 de notre ère. Entourée de remparts, comme une forteresse, l'église fut élevée sur une crypte en l'honneur de Crispine, vierge et martyre sous Dioclétien.

Le pèlerin qui venait faire ses dévotions se dirigeait d'abord vers l'immense caravansérail où il dételait cheval ou mulet qu'il laissait reposer dans une des quatre-vingts stalles, munies d'auges et d'attaches pour les cordes, qui se faisaient vis-à-vis le long d'un grand couloir. Il pouvait ensuite retenir une des chambres qui occupaient l'étage. Puis il empruntait l'avenue majestueuse et gravissait l'escalier monumental menant à l'*atrium* entouré d'une colonnade. Là, il pouvait faire ses ablutions avant de pénétrer dans la vaste basilique surmontée de tribunes. ▶




A gauche, pressoir antique. Les Romains utilisaient l'huile pour l'éclairage et les massages avant le bain. *A droite,* pressoir moderne, comme on en trouve dans toute l'Algérie.

c'était en l'an 128, Hadrien se rendit à Lambèse

On en admire encore le pavage de mosaïque, ainsi que la délicatesse des sculptures. A côté se trouvait le baptistère et, plus loin, une chapelle tréflée. Des habitations adossées à l'église abritaient le clergé. L'ensemble était gigantesque et monumental.

Après nous être attardés longuement à Tébessa, il est temps de reprendre notre route. Nous dirigeant vers l'Aurès, nous traversons d'abord les Nemencha où les villes jonchent le sol, attendant la pioche des fouilleurs.

Près de Khenchela, la fontaine chaude d'Aïn-el-Hammam témoigne d'anciens thermes.

A l'abri de leurs montagnes

Continuant notre route, nous arrivons au pied de l'Aurès. A l'intérieur du massif, on ne trouve que peu de ruines. Les montagnards restèrent insoumis et narguèrent les Romains à l'abri de leurs montagnes. Toutefois, une légion venue de Syrie ouvrit, en 145, une route que l'on emprunte encore à travers les gorges de Tighanimine. Elle considéra cet événement comme un exploit et le célébra par une inscription toujours en place.

La nécessité de contrôler les passages sur les voies de transhumance contraignit les Romains à entourer l'Aurès d'un véritable cordon de villes : voici d'abord Timgad, puis Lambèse, Zana, Lambiridi, El-Kantara, etc.

Mais Lambèse retient davantage le regard. Le quartier général de la légion s'y installa après avoir occupé d'abord Haïdra, puis Tébessa. Le choix du site était judicieux : de toutes parts sourdent des sources au pied de la montagne, l'alimentation en eau du camp était ainsi assurée.

L'empereur Hadrien y vint faire une inspection en l'an 128 et y prononça un important discours commémoré par un monument transporté au musée d'Alger.

Le grand camp — car on en a retrouvé trois — était un carré de 500 m de côté environ. Une grande partie de ses fondations est visible, le reste se trouve sous l'actuelle prison. Les détenus participèrent d'ailleurs activement aux fouilles. On y voit l'aqueduc amenant l'eau, les thermes, suprême confort pour le soldat, l'amphithéâtre aux jeux brutaux, mais c'est le grandiose *praetorium* — palais du général en chef — qui attire les regards. Avec ses quatre baies, il ressemble à un arc surmonté d'un étage.

Au-delà, s'étend l'agglomération qui devint capitale au IIIᵉ s. ; elle se groupe autour du forum et d'un vaste ensemble religieux de plusieurs temples sur une esplanade.

Autour de Lambèse, la présence des militaires va susciter la création d'un certain nombre de colonies, les soldats en retraite préférant rester dans les parages de leurs anciens casernements. C'est ainsi que naîtra Diana Veteranorum : créée, comme son nom l'indique, pour les vétérans de l'armée. A peine déformée sous le vocable de Zana, la ville est réduite aujourd'hui à quelques mechtas. Les moutons paissent au pied de deux arcs, en attendant que reprennent les fouilles qui la ressusciteront.

Lambiridi gît encore sous terre. Le hasard d'un labour fait surgir une mosaïque ou une tombe.

El-Kantara, dont le nom arabe signifie le pont, est un passage naturel vers l'Aurès à travers un défilé qui forme les plus belles gorges d'Algérie. Les Algériens le surnomment « la Bouche du Sahara », signifiant ainsi que le désert commence là. Les Romains y construisirent un pont enjambant les gorges.

Le « coup de pied d'Hercule »

Consolidé sous Napoléon III, il sert toujours. Ils placèrent dans cette très belle oasis une garnison d'archers syriens et appelèrent l'endroit *Calceus Herculis*. Ils pensaient, en effet, que seul un coup de pied d'Hercule avait pu ouvrir une si belle entaille dans la montagne.

Vers l'ouest, la civilisation urbaine était moins développée et l'on ne trouve plus de ruines à ces latitudes. C'est donc la Numidie, pays de vieilles traditions, qui fournit la moisson la plus méridionale de cités, monuments et mosaïques.

Mais lorsque la force de Rome faiblira, les nomades franchiront aisément le *limes,* gardé par des soldats de même ethnie qu'eux et que la peur transformait aisément en complices ; les maquisards des djebels fondront, au galop de leurs petits chevaux, sur les proies faciles que représentaient des villes sans défense, et ils emporteront dans leurs montagnes escarpées un riche butin. H

Odette BOUCHER

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Claude Rebélo*

Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14[e]. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14[e]. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29. CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48[e] numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
(février 1959)

FRANCE ET COMMUNAUTÉ

3 : le S.M.I.G. est porté à 156 F.
4 : conseil des ministres sur le statut des fonctionnaires et le III[e] Plan.
5 : annonce d'un prêt de 115 milliards de francs à la construction privée.
5 : Albin Chalandon secrétaire général de l'U.N.R. en remplacement de Roger Frey.
8-12 : Michel Debré en visite en Algérie : références à la « légitimité française qui doit se prouver dans les années qui viennent » et à la « réalisation d'un grand ensemble français ».
12 : Vincent Auriol démissionne de la S.F.I.O.
14-18 : de Gaulle en voyage officiel dans les départements du Sud-Ouest.
16-20 : troubles graves à Brazzaville.
20 : nomination des membres du Conseil constitutionnel dont Léon Noël assumera la présidence.
26 : grèves dans les houillères du Nord et du Pas-de-Calais.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

6 : accord commercial entre la R.A.U. et la Tchécoslovaquie.
6 : débarquement d'armes américaines et britanniques en Tunisie.
7 : aide économique américaine au Maroc : 40 millions de dollars.
20 : visite de Tito au Caire après la signature d'un accord économique entre la R.A.U. et la Yougoslavie.

AMÉRIQUE

16 : Fidel Castro nommé officiellement premier ministre de Cuba.
19 : les présidents Mateos et Eisenhower signent à Acapulco un accord de coopération économique américano-mexicain.

ASIE

6 : aide canadienne à l'Inde : 17 millions de dollars.
6 : envoi d'armes américaines et britanniques à la Thaïlande.
7 : signature d'un accord économique soviéto-chinois.
10 : accord entre Moscou et Oulan-Bator pour la mise en valeur des terres vierges de Mongolie.
13 : traité d'amitié entre l'Indonésie et le Cambodge.
20 : Ho Chi Minh en visite à Djakarta.

EUROPE

4 : accord commercial entre l'U.R.S.S. et la Guinée.
7-9 : John Foster Dulles en visite à Bonn.
16 : les puissances occidentales rejettent la proposition soviétique de conclusion d'un traité de paix avec les deux États allemands.
19 : accord anglo-gréco-turc sur l'indépendance de Chypre.
21 : Macmillan en visite en U.R.S.S.
23 : formation d'un gouvernement sarrois.
25 : état d'urgence en Rhodésie du Sud.
27 : formation d'un gouvernement Segni en Italie.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO



CRÉATION DU FRONT NATIONAL FRANÇAIS

Sommaire

● **Le président parle**
Les mesures de clémence prises par le général de Gaulle ont une portée politique. Le président de la République, devant les réticences et même « l'indignation de la population d'Algérie et en particulier l'angoisse des musulmans qui sont restés aux côtés de la France depuis 1954 », explique ses initiatives.

● **Le Front national français**
Six mois après les journées de mai, un ordre venu de Paris enjoint aux militaires appartenant aux comités de salut public de s'en retirer. Les Européens sont désorientés, les musulmans doutent. Joseph Ortiz crée alors le Front national français...

● **Tribunal militaire de l'A.L.N.**
Une cour de justice siège du 12 au 14 mars 1959. Elle est présidée par le colonel Boumediene. Les accusés, des colonels, ont mis en péril l'unité fragile de l'A.L.N., critiqué les « responsables embourgeoisés du G.P.R.A. »... Les condamnés à mort seront fusillés au camp d'El-Djenen dans la nuit du 15 au 16 mars 1959.

● **Soleil, alfa et caravanes**
Pour les nomades d'Algérie, l'alfa et le palmier-dattier sont les deux pôles du pays. Un phénomène pousse, au printemps, les hommes de l'errance vers ces quatre millions d'hectares que l'on nomme la mer d'alfa. C'est pour eux un moment heureux, impatiemment attendu, que celui où le signal de la récolte est donné.

GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 1[er] trim. 1973. — N° d'imp. C. 70

ISTORIA
gazine

L'Écho d'Oran
ADOLPHE PERRIER (1844-1879)
PAUL PERRIER (1879-1927)
LUCIEN PERRIER (1927-1956)
Présidents d'Honneur et du Conseil d'Administration :
Paul MANNONI Raoul PERRIER

MARDI 10 FEVRIER 1959
N° 31.394

L'Écho d'Oran
FONDÉ EN 1844
LE PLUS FORT TIRAGE ET LA PLUS FORTE VENTE DE L'AFRIQUE DU NORD
L'ECHO DE L'ORANIE — DIRECTEUR GÉNÉRAL Pierre LAFFONT — L'ECHO DU CHELIF

DIMANCHE PROCHAIN
SE COURRA LE
XIe "Écho d'Oran"
N'oubliez pas de découper en page 2 la carte de participation au grand
CONCOURS DE PRONOSTICS

M. MICHEL DEBRÉ, PREMIER MINISTRE DE LA RÉPUBLIQUE, A ALGER :

LE TEMPS EST PASSÉ DES DOUTES SUR LA RÉSOLUTION GOUVERNEMENTALE

« Ce sont les pauvres d'esprit qui s'en vont chercher je ne sais quelle différence entre la pensée du chef de l'Etat et la pensée du gouvernement qu'il a nommé »



M. DEBRÉ vient de déposer une gerbe au Monument aux Morts. Il est accompagné de MM. DELOUVRIER et ... des généraux CHALLE, ALLARD et MASSU.

(TÉLÉPHOTOS « L'ÉCHO D'ORAN »).

« Qui ose douter de la fidélité profonde du général de Gaulle à tous les Français-Européens ou Musulmans - qui se sacrifient chaque jour pour la cause de la France ? » Michel DEBRÉ

Contact avec les Anciens Combattants

Incidents



SUITE PAGE 3 (M. DEBRÉ A ALGER)

« L'ALGÉRIE EST TERRE DE SOUVERAINETÉ FRANÇAISE. CEUX QUI Y VIVENT SONT DES CITOYENS FRANÇAIS. C'EST LE DROIT, LA RÉALITÉ POLITIQUE, LA BASE DE L'ACTION.

« MAIS C'EST PAR NOTRE ACTIVITÉ DANS LE DOMAINE ÉCONOMIQUE, SOCIAL ET DES RELATIONS HUMAINES QU'IL FAUT RENFORCER CHAQUE JOUR LA LÉGITIMITÉ FRANÇAISE. »

M. DEBRÉ RÉPOND AUX SEMEURS DE DOUTE

SUITE PAGE 3

Le Premier ministre prononce son allocution au Palais d'Été.

LE MESSAGE DU GOUVERNEMENT AU DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL A ALGER

Obligations

SUITE PAGE 3 (MESSAGE DU GOUVERNEMENT)

M. DULLES à son arrivée à Washington

Nous n'accepterons pas que l'Allemagne orientale se substitue à l'U.R.S.S.

SUITE PAGE 9 (DULLES)



AUJOURD'HUI MARDI-GRAS



APRES L'EPURATION DE SON GOUVERNEMENT

En Irak, le général Kassem renforce son pouvoir personnel

Par Daniel CAZEL



DISCRETION

Des manifestations ont marqué le voyage en Algérie du premier ministre Michel Debré. Il a affirmé alors à plusieurs reprises que ses vues étaient identiques à celles du général de Gaulle. Mais, en France, on s'interroge sur les objectifs précis du gouvernement et nombreux sont ceux qui pensent que l'on est encore loin d'avoir trouvé une solution au problème algérien.